

HISTOIRE D'ESPAGNE.

SIÈGE DE SAGONTE.

Assise entre deux mers, et sous un ciel toujours limpide, la Tharséia, peuplée par Tharsis, petit-fils de Japhet, et nommée plus tard Ibérie, du fleuve Ibère qui arrosait ses côtes orientales, avait brisé tous rapports avec l'Orient, et semblait avoir échappé à jamais à son souvenir, quand le génie phénicien poussa vers ses rives d'aventureux et intrépides navigateurs. Arrivés au fameux rocher de Calpé, qui plus tard devait s'appeler Gibraltar, ils crurent avoir trouvé les bornes du monde, et résolus d'établir à cette extrémité suprême le siège d'un nouvel empire, ils y bâtirent une ville, nommée par eux Carthéia. Une étroite langue de terre réunissait alors Calpé à Abyla, autre rocher gigantesque sur les côtes d'Afrique : ils la firent crouler dans l'abîme pour frayer un lit aux eaux de l'Océan, établissant ainsi, par la communication de deux mers, un passage facile entre les deux continents (1). Fiers de cette magnifique conquête, pour lui donner encore plus d'éclat, ils en répandirent la nouvelle sous la couleur du merveilleux, et affirmèrent qu'Hercule, leur chef, avait lui-même de sa puissante main frayé le passage entre les deux mers, et élevé sur leurs bords ces formidables colonnes qui devaient immortaliser son nom. L'Orient, toujours affamé de poésie et de fables, accepta avec enthousiasme celle-ci. Hercule fut considéré comme un dieu dont le nom se répandit chez tous les peuples, et, devenu le type de la force physique et morale, tous les exploits des héros lui furent désormais attribués...

Mais comme s'il eût suffi aux Phéniciens de ce glorieux souvenir, ils renoncèrent à toute expédition nouvelle vers la Tharséia, pendant près de cinq siècles encore elle retomba dans l'obscurité et l'oubli. A cette époque, quatorze cents ans avant Jésus-Christ, les Phéniciens, refoulés loin de leur pays par les Hébreux qui venaient y chercher la terre promise, se répandirent pour y former des colonies sur toutes les côtes où ils ne s'étaient encore présentés que comme marchands. Quelques-uns d'entre eux se ressouvirent alors des colonnes d'Hercule, et guidant leurs barques vers ces rives lointaines, ils virent bientôt se balancer dans l'Océan l'ombre d'une terre enchantée. Span (pays caché), s'écrièrent-ils avec transport, sauvant dans leur langue cette heureuse contrée qu'ils crurent, comme leurs devanciers, perdue à l'extrémité du monde, et à laquelle le nom de Spania (Espagne) est resté irrévocablement attaché.

Deux îles voisines, encore inhabitées à cette époque, s'élevaient vis-à-vis la côte. Après avoir débarqué sur la première, l'équipage s'y trouvant à l'étroit, s'empara de la seconde, y bâtit un temple à Hercule, et donna à l'île le nom de Gadès qui devait plus tard se changer en celui de Cadix.

L'air embaumé de cette terre, la douceur de son climat, son aspect rappelant les îles de la Syrie, où déjà la vieille Tyr, abandonnant son berceau, renaissait jeune et brillante, leur humeur aventureuse et surtout la position favorable que Gadès présentait au commerce, déterminèrent les Phéniciens à se créer une patrie nouvelle dans le pays qu'ils venaient de retrouver.

(1) Mariana, *Histoire d'Espagne*.

Les peuplades par lesquelles il était occupé, appartenant à la race Indo-Scythe, conservaient dans toute l'Espagne le caractère et les mœurs sauvages de leur première origine ; les Turdétans seuls, voisins de la colonie phénicienne, avaient adouci, sous l'heureuse influence du climat de l'Andalousie, leur férocité native, et jetaient sur la péninsule le crépuscule de la civilisation. Actifs, légers à la course, habiles à la chasse et au maniement des armes, ils avaient découvert déjà les premières lois de l'industrie humaine, et trafiquaient par voie d'échange avec leurs belliqueux voisins. Séduits par les objets nouveaux que les Phéniciens leur offraient en retour des riches productions de leur pays, non-seulement ils ne firent aucune opposition à leur établissement à Gadès, mais encore ils les laissèrent librement se fixer sur les points les plus avantageux de la côte. Du reste, loin d'être guidés, comme leurs frères les Phéniciens d'Afrique, par l'humeur des combats, les Phéniciens d'Espagne n'avaient d'autre intention que celle de s'agrandir par le moyen du négoce et de la conciliation ; ils ne tentèrent jamais d'exercer sur les peuples de la péninsule une domination souveraine, et leur communiquèrent librement leurs mœurs, leur culte, leurs usages, leurs arts et leur langue. Les Turdétans apprirent d'eux l'écriture et leur furent redevables du développement moral qu'ils n'avaient fait que pressentir. L'influence que le génie de Tyr exerçait ainsi sur l'une des plus anciennes couches de la nation espagnole, ne put s'effacer malgré le temps et la guerre... Aujourd'hui encore l'on retrouve dans l'esprit et les coutumes des habitants du midi de l'Espagne les principaux traits du caractère phénicien.

Pendant que ce peuple entreprenant, après avoir assis l'une de ses plus riches colonies sur la côte méridionale de l'Espagne, s'avavançait dans l'intérieur du pays, sillonnant tous les fleuves et faisant surgir

sur leurs rives des comptoirs et des cités dont quelques-unes, Malaga et Cordoue surtout, devinrent promptement si célèbres, les Grecs de Rhodes, élèves et rivaux des Phéniciens pour le commerce et la navigation, suivant aussi les routes de l'Océan, abordaient sur les côtes de la Catalogne, où ils fondèrent la ville de Rosas neuf cents ans avant Jésus-Christ. C'est à cette époque que remonte, suivant la tradition, un fait important dans l'histoire minéralogique de l'Espagne. Quelques bergers réunis sur les hauteurs des montagnes qui bordent au nord l'Ibérie, avaient allumé, pour oublier le froid et la nuit, un énorme amas de branches élevé au milieu des vastes forêts qui recouvraient ces monts. Groupés autour de ce brasier, ils chantaient sur la mandore les souvenirs de la plaine ; leurs voix vibrantes et sonores s'élevant avec le feu vers le ciel, à travers le silence et l'ombre, devaient produire un effet magnifique dont les poètes se sont bien souvent inspirés. Mais tout à coup un vent violent s'élevant de la mer jusqu'à la cime des montagnes, emporta des langues de flammes comme des tourbillons de feu, et les soufflant partout sur les branches et les tremblants feuillages, on vit bientôt éclater sur toute la longue chaîne un gigantesque incendie !... Il semblait, que le feu du ciel se jouât sur ces rocs, et ne dût s'y éteindre qu'après les avoir calcinés. En effet, après avoir dévoré les forêts tout entières, les flammes trouvant un nouvel aliment dans les tronçons et les décombres qui jonchaient la terre, les embrasèrent à leur tour. Les matières minérales, enfouies sous le sol, depuis la création du monde, fondant à cette brûlante chaleur, se répandirent sur la montagne en fleuves argentés, ainsi que les torrents de lave que le volcan rejette de son sein !... Cependant, l'Espagne venait de se révéler à elle-même ; la lumière sinistre de l'incendie l'avait éclairée jusqu'aux profondeurs des abîmes pour lui faire découvrir dans le

secret de ses entrailles les germes féconds de la richesse et de l'avenir (1).

Les Phéniciens n'avaient pas vu sans éprouver une profonde jalousie l'installation des Grecs sur les côtes de l'Espagne ; mais fidèles à leurs principes de conciliation et de paix, au lieu de les repousser ils partagèrent avec eux, par un accord tacite, l'empire de la Méditerranée, et ce fut pour eux un nouveau stimulant à leur activité et à leur industrie. Trois siècles ne s'étaient pas écoulés depuis cette époque, que les Phocéens, encouragés par les succès de Rhodes et entraînés aussi par cette passion de l'inconnu qui tourmente les peuples quand Dieu veut opérer de grandes fusions, s'arrêtaient sous le ciel bleu de la Calabre et jetaient au midi de la Gaule les fondements de Massilia (Marseille). Bientôt après, ils voulurent compter aussi une conquête sur les côtes de l'Espagne et s'établirent non loin de Rosas, dans une île encore inhabitée.

Les Indigètes, peuples voisins de cette île, moins endurants que ne l'avaient été les Turdétans et impatientes déjà du joug que leur avaient imposé les Grecs de Rosas, résolurent d'opposer une vigoureuse résistance à l'envahissement des Phocéens. De longues et sanglantes luttes s'élevèrent entre ces deux nations jusqu'à ce qu'enfin le traité de Celtica leur eût rendu la paix. Les Indigètes s'engageaient par ce traité à céder aux Phocéens la moitié de leur ville, sous la condition expresse qu'une haute muraille, construite au milieu de Celtica, les séparerait à jamais. On vit alors s'élever côte à côte les intérêts les plus opposés, les mœurs les plus différentes, et deux législations sans rapports. Une seule porte à laquelle veillait tour à tour un des magistrats des deux peuples, servait à leurs rares communications. Le tiers des ha-

bitants de chaque ville faisait la garde la nuit sur le haut des murailles et, singulier exemple de la patience et de la bonne foi de ces peuples, cet état de choses existait encore plusieurs siècles après, à l'arrivée des Romains.

Pendant que les Phocéens s'implantaient ainsi au nord de l'Espagne, les Phéniciens au midi, atteignaient déjà le terme de leur domination. Menacés au sujet d'une légère querelle par les Turdétans, que l'humeur belliqueuse avait enfin saisis, ils appelèrent à leur secours leurs frères de Carthage : ceux-ci s'empressèrent d'accourir et de vaincre ; puis, émerveillés du magnifique pays où ils venaient d'aborder, ils s'en emparèrent pour leur propre compte au préjudice des légitimes possesseurs qu'ils étaient venus secourir. Émues de cette trahison, les colonies phéniciennes se levèrent toutes ensemble pour écraser Carthage : mais elle avait pour elle la richesse et le nombre. Cadix fut vaincue, et ses anciens maîtres y perdirent dès lors toute leur suprématie. Cependant, Carthage ne fit à cette époque qu'asseoir les bases de son empire en Espagne ; elle voulut, avant de les étendre, se rendre seule maîtresse de la Méditerranée : chasser les Grecs, s'établir sur ses côtes et dominer la puissance romaine qui déjà menaçait l'univers (480 ans avant J.-C.).

Afin de parvenir plus sûrement à ce but, elle tourna ses vues sur la Sicile, où, pendant près de deux siècles, toutes ses attaques échouèrent contre la généreuse intrépidité des Siciliens ; ses forces n'eussent pas suffi à cette longue lutte, si, chaque jour, pour réparer ses pertes, elle n'eût enrôlé dans ses rangs les vaillants montagnards de l'Ibérie. Rome vint enfin se placer entre ces deux formidables ennemis : il lui fallut vingt-quatre ans à elle-même pour arriver à la victoire, et terminer la première guerre punique par la conquête de la Sicile et de la Sardaigne. Carthage voulut se relever de cette

(1) Depuis cette époque, le mot *Pyrénées*, qui en grec signifie feu, est resté attaché à ces montagnes.

humiliante défaite : jetant à cet effet les yeux sur l'Espagne, elle y envoya ses meilleures troupes sous la conduite d'un vaillant capitaine, Amilcar Barca. Il parcourut la Bétique à pas de géant ; soumit Malaga, Cordoue, Séville, rançonna Murcie et Valence, et, continuant sans obstacle sa marche triomphale du midi à l'extrémité de l'Espagne, il y fonda une ville qui devint promptement célèbre, et qui de son nom, Barca, Barcino, fut appelée Barcelone.

La ruse et l'adresse ne secondaient pas moins le général carthaginois dans ces rapides conquêtes que la force de son bras. Il n'attaquait que celles des villes qui refusaient de s'allier à Carthage ; et pour s'attacher irrévocablement les soldats espagnols qu'il entraînait sous ses drapeaux, il les traitait avec des honneurs insignes, cachant, sous le prétexte d'une alliance, la servitude dans laquelle ils étaient déjà tombés. Après avoir déployé tout son génie militaire sur les points du littoral qu'il lui importait surtout de soumettre dans l'intérêt de Carthage, et dompté à l'intérieur quelques peuplades rebelles, il revint chargé de butin et de gloire sur la côte orientale de l'Espagne, où il avait, ainsi qu'un aigle, fixé son aire sur un roc escarpé. Tout autour de ce roc, se groupaient, comme dans un camp aérien, ses soldats, ses éléphants, ses magasins d'armes ; de là il contre-balançait les efforts et l'influence maritime de la Grèce : de là, enfin, génie protecteur de Carthage, il tirait tous les éléments de sa prospérité : hommes, chevaux, armes et argent, et infiltrait au cœur de deux jeunes héros, Annibal, son fils, et Asdrubal, son gendre, l'amour des combats et de la gloire, et la haine du nom romain. Bientôt, cependant, il redescendit dans la plaine où l'appelaient les démonstrations belliqueuses des Celtibères, des Orcades et des Oretans. S'avancant au-devant d'eux, il leur présenta la bataille ; mais cette fois la fortune devait l'abandonner ! Comme ses soldats al-

laient fondre sur la camp ennemi, tout à coup des flammes s'élevèrent de tous les abords de ce camp ; et des troupeaux de bœufs sur la tête desquels brûlaient des torches de résine, se précipitant furieux dans les rangs carthaginois, jetèrent partout sous leurs pas le désordre et la mort. A peine quelques soldats échappèrent-ils à ce désastre : Amilcar lui-même, après avoir cherché vainement à rassembler ses troupes, et fait les derniers prodiges de valeur, fut enveloppé dans la déroute et précipité dans un fleuve d'où son corps ne fut pas retiré.

Les Carthaginois, répandus sur toute la surface de l'Espagne, donnèrent de profonds regrets à la perte de leur général, et élurent son gendre Asdrubal pour lui succéder. Suivant la politique de son beau-père, il s'attacha à affermir dans la péninsule la puissance de Carthage, et employa à cet effet la violence et les armes toutes les fois que les moyens pacifiques et la ruse ne lui réussirent pas ! De plus, pour laisser, comme Amilcar, un souvenir impérissable de son gouvernement, il assit, au fond d'un magnifique golfe en face d'une île riante qui en défend l'entrée, une ville à laquelle, en souvenir de la mère-patrie, il donna le nom de Carthagène, et qui, longtemps même après l'invasion des Vandales, conservait encore les traces de son antique splendeur.

Le fer assassin d'un Espagnol, qui venait ainsi son chef immolé par les Carthaginois, termina la vie d'Asdrubal, après huit ans de règne, et fit passer aux mains du jeune Annibal le commandement des armées ! Les champs sur lesquels son père et le héros qu'il remplaçait avaient promené leur valeur ne pouvaient suffire à son ardente imagination. Il fallait de plus gigantesques obstacles à son mâle courage, à son indomptable persévérance ; il fallait surtout de nouvelles conquêtes à sa dévorante ambition. Rome lui parut seule une ennemie assez grande pour qu'il pût se

mesurer contre elle : dès lors, il résolut d'aller l'attaquer lui-même jusque dans son enceinte, et médita pour son armée ce projet colossal de la conduire en Italie par les Gaules. Mais depuis le dernier traité conclu entre Asdrubal et les Romains, la paix était profonde ; il fallait, pour la troubler, chercher un motif ou du moins un prétexte qui ne tarda pas à se présenter.

Sagonte, l'une des plus anciennes villes de l'Espagne, s'était alliée à Rome depuis la guerre punique. Aux conditions de cette alliance et du traité signé par Asdrubal, son territoire devait être à jamais respecté par les Carthaginois. Une querelle s'éleva sur ces entrefaites entre elle et de turbulents voisins, les Turboletani : heureux de cette circonstance, Annibal épousa leur querelle, et pour obtenir du sénat de Carthage l'autorisation d'agir contre Sagonte, il accusa Rome d'intrigues et d'infractions au traité. L'investiture du pouvoir absolu qu'il réclamait ne se fit pas attendre : Sagonte fut immédiatement assiégée. Rome s'émut d'indignation à la nouvelle de ce siège : mais elle n'avait pas encore compris qu'il ne fallait répondre à Annibal que par les armes : elle lui envoya des ambassadeurs ! Pendant qu'ils regagnaient l'Italie, honteux de leur impuissante démarche, un duel sanglant se livrait sous les murs de Sagonte. Malgré son nombre et son courage, chaque jour l'armée carthaginoise échouait devant cette poignée d'hommes enivrés de patriotisme. Le fier Annibal, après neuf mois d'efforts, n'avait encore, trouvé dans cette lutte qu'une douloureuse blessure : un moment effrayé de tant d'héroïsme, il désespéra même du succès. Mais un soir, le ciel s'étant couvert d'une ombre funèbre comme s'il eût éclairé pour la dernière fois les glorieux martyrs de l'illustre cité, une énorme tour de bois se dressa comme un spectre sur les bords du camp des Carthaginois ; et l'aube blanchissait à peine les murailles de Sagonte, que du haut de cette tour pleuvait sur elle une

pluie de projectiles meurtriers sous laquelle Annibal voulait l'ensevelir.

Pendant que la mort tombait ainsi à pleins flots sur la ville assiégée, les béliers, les balistes les catapultes en ébranlaient les portes, et des brèches s'ouvrant de toutes parts laissaient un libre passage aux soldats irrités. Sagonte avait compté jusqu'à cette heure sur des secours que depuis neuf mois Rome lui promettait vainement. Quand ce dernier espoir fut tombé, que la servitude et la mort se présentèrent seules aux yeux de ces héros de l'Espagne, un cri sublime s'échappa de leurs poitrines : Mourir fidèles et libres, jurèrent-ils tous ensemble.... et ce cri, jeté dans l'espace, fit tressaillir jusqu'à leurs ennemis ! Alors, ce fut un magnifique spectacle que celui qui s'offrit dans Sagonte : tous ces hommes laissant un instant tomber leurs armes, serrèrent dans un dernier embrassement leurs mères et leurs femmes... et, faisant briller leurs glaives aux yeux de leurs jeunes enfants, ils semblaient leur faire comprendre les sublimes mystères de l'honneur et de la liberté !... Toutes les richesses que possédait Sagonte furent bientôt amoncelées sur la grande place publique, comme un monument qu'elle eût dressé d'avance aux mânes de ses enfants ; puis, après ces palpitantes scènes d'amour et d'indépendance où ils venaient de retrouver une énergie nouvelle, les Sagontins tentèrent contre Carthage leur dernière sortie. On eût dit un combat de tigres, à voir ces hommes acharnés se déchirant les flancs et roulant dans le sang et la poussière, pour se relever plus terribles et plus affamés de carnage et de mort. La nuit tomba... et comme la veille aucune étoile au ciel ne prêta sa lumière à cette œuvre sans nom... La haine seule éclairait les enfants de Sagonte : frappant partout dans les rangs ennemis, ils firent au milieu même des ténèbres courber Carthage sous la puissance de leurs bras !... Mais quand le jour reparut cette

fois, Sagonte était veuve... ses défenseurs gisaient tous sur son sein!...

Prévenues par le morne silence qui planait sur la ville, les femmes gagnèrent les murailles : de là, plongeant un regard consterné sur les places et les rues de Sagonte, elles n'y rencontrèrent plus un seul homme debout. Aussitôt, entraînant leurs enfants avec elles, elles se dirigèrent en chantant l'hymne des triomphes, vers la place publique où, mettant le feu aux monceaux de richesses qu'elles avaient elles-mêmes aidé à y accumuler, elles jetèrent dans les flammes, après les avoir étreints

une dernière fois, les cadavres ensanglantés de leurs époux et de leurs frères : puis, frappant leurs enfants du même glaive dont s'étaient servis leurs pères, elles se précipitèrent avec eux sur le bûcher ardent.

La flamme s'éleva comme une radieuse auréole au-dessus de Sagonte... et Carthage, endormie après les fatigues du combat, se réveilla aux sinistres clartés que l'incendie projetait au loin ! Annibal voulut pénétrer toutefois dans Sagonte expirante, mais il n'y trouva plus que des ruines et des cendres.

LOUISE BADER.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA FORTUNA E IL POETA.

FAVOLA.

La Fortuna all' uscìo mio
Venne a battere una sera :

F. Apri, amico, apri, son io
La Fortuna, e la sua schiera.

P. Vostro amico ! affè per niente ;
Io non posso, perdonate,
Dar alloggio a tanta gente ;
Io son povero, io son vate.

F. Teco prendine metà ;
Che d'alloggio restin senza
Puoi soffrir la Dignità,
La Grandezza e l'Opulenza ?

P. Ma non posso.

F. Almen non dei
Colla Gloria esser ritroso.

P. Tanto peggio ! io perderei
Pel suo fumo il mio riposo.

AURELIO BERTOLA.

LA FORTUNE ET LE POÈTE.

FABLE.

La Fortune à ma porte
S'en vint frapper un soir.

Ouvre ! c'est la Fortune et sa brillante escorte
Ouvre, ami, sans retard ; c'est moi qui viens te voir.

— Moi votre ami ! non, sur mon âme,
Je ne pourrais, croyez-le bien,
Loger votre suite, madame :
Je suis poète, et je n'ai rien.

— Prends-en la moitié par prudence ;
Peux-tu bien à la Dignité,
À la Grandeur, à l'Opulence
Refuser l'hospitalité ?

— Je ne puis.

— A la Renommée
Certes ton bon accueil est dû.

— Elle ! encor moins !... pour sa fumée
Tout mon repos serait perdu !

M^{lle} LOUISE MERCIER.

UN SERMON.

« Tu as vraiment trop d'esprit, ma chère Anaïs; nul ne peut trouver grâce devant toi, tu ne sais voir que le côté ridicule de tout.

— Que veux-tu ! la moitié de l'espèce humaine ne s'est-elle pas toujours moquée de l'autre ?

— Tu me fais peur ! et je me demande de quelle moitié je fais partie ?

— Comment peux-tu penser que je me moquerais de toi ! toi, mon amie, la confidente de toutes mes pensées !

— C'est vrai, Anaïs, et cette confiance m'étonne; car il y a huit ans entre nous, le sais-tu ?

— Baste ! nous sommes du même âge; il est vrai que tu vaux mieux que moi, mais c'est un tort dont je saurai bien te corriger.

— Vraiment ?

— Sans doute. Vois-tu, Blanche, quand la raison prétend franchir de certaines limites, elle arrive à l'absurde; on se laisse entraîner par les idées noires, et je te vois déjà d'ici, ornée de tous les attributs du spleen; je t'entends gémir sur les misères humaines et le malheur des temps; tes yeux, fatigués de regarder cette triste terre, embrassent l'horizon d'un regard plein de larmes; tu ne daignes plus parler que par sentences, et ton cœur ulcéré se déchire sous une pression douloureuse !

— Quel portrait !

— Il est flatté, crois-moi.

— Tu me trouves donc bien ennuyeuse ?

— Pas encore, mais cela viendra si je ne te surveille. Par complaisance pour ta folle Anaïs, tu consens parfois à dépouiller la vieille autorité de tes vingt-huit ans, et je ne désespère pas de te faire, comme moi, déraisonner un jour. Tu as des dispositions à l'épigramme, je t'en prévienne.

— Tu as raison, Anaïs; la bienveillance

ne m'est pas naturelle; même, je te l'avouerai, j'étais plus railleuse que toi, moi que tu trouves trop sage aujourd'hui !

— Ah ! ah ! croyez donc aux apparences !!!

— Allons, méchante, ne me range pas dans ta seconde partie du genre humain; écoute plutôt la mésaventure que m'attira mon esprit de sarcasme.

— Il y a dans la vie des temps qui font époque et qui se fixent à jamais dans la mémoire...

— Assez d'exorde; passons au premier point.

— Quoi ! tu en as déjà trop ?

— Pas encore, mais... Crois-moi, fais un résumé : c'est le moyen de captiver l'auditoire.

— Soit ! j'accorde le résumé, mais à condition que tu l'écouteras.

— Religieusement; je te donne cinq minutes et je quitte ma broderie pour être tout à toi.

— C'est du dévouement. Eh bien, j'avais ton âge, vingt ans...

— Moins deux mois; ne me vieillis pas.

— J'étais assez bien... Enfin, tu sais...

— Oui, pas mal, quand tu étais jeune.

— Moqueuse !, tu verras comme les années viennent ! mais ne m'interromps pas à chaque instant !

— Je suis muette.

— A la bonne heure. J'avais donc vingt ans, pas de fortune, pas d'avenir, et mes parents songeaient à faire de moi une institutrice, ce qui m'effrayait fort, car j'étais rieuse et légère et je n'acceptais de la vie que le côté plaisant. Depuis, j'ai vu qu'il y a un côté bien grave, que toute existence comporte des devoirs, et, par conséquent, nécessite des efforts sur soi-même.

— Poursuivons.

— Je comptais bien un peu, au fond

du cœur, sur une circonstance heureuse qui, en rendant inutile la prévoyance de mes parents, me mettrait dans une situation...

— Un mariage, tu veux dire ? Eh bien, dis-le donc tout de suite.

— Oh ! comme tu vas vite !

— Je n'aime pas les circonlocutions.

— A cette époque, deux vieilles demoiselles anglaises louèrent un appartement attenant au nôtre, et, dès leur arrivée, nous firent mille prévenances et mille politesses, qui, bien entendu, étaient toutes selon les usages de leur pays.

— Sans doute.

— Ces demoiselles fort respectables, fort bonnes, nous témoignèrent le plus vif désir d'établir des relations de bon voisinage ; mes parents s'en félicitèrent et répondirent à leurs avances. Quant à moi, je riais, m'occupais peu de leurs qualités, et ne remarquais que la forme quelque peu extravagante de leurs chapeaux.

— Va toujours.

— Comme tu le fais en ce moment, rien ne m'échappait alors : je me moquais impitoyablement des tournures de phrases britanniques de mes voisines, sans songer à ce qui me serait arrivé à moi dans un salon de Londres ! Sans égard pour les habitudes de la vieillesse, je m'en allais partout, racontant à mes amies mille et une histoires, souvent arrangées, pour les amuser aux dépens de ces pauvres demoiselles !

— Tu me les conteras, j'espère !

— Écoute-moi donc, en voici une. Je te parle sérieusement.

— Je le vois bien.

— Mon père avait quelquefois à dîner les dames Wilson qui, à leur tour, nous offraient le thé. Ces petites réunions étaient tout à fait intimes ; on causait, on jouait, et moi, au lieu de profiter de cette occasion pour me perfectionner dans l'anglais et m'instruire en écoutant des conversations souvent intéressantes, je passais mon

temps à prendre des notes sur tout ce que je voyais, pour avoir le plaisir d'en faire le lendemain un roman bien grotesque qui m'attirât l'admiration de mes amies aussi moqueuses que moi.

Mon père n'approuvait pas ma conduite ; mais, faible par excès de tendresse, il ne pouvait s'empêcher de rire de mes saillies, et la prévention si naturelle à un père lui faisait prendre pour de l'esprit ce qui n'était que du verbiage.

— Avis à l'auditeur.

— Cependant, le cercle de nos réunions s'élargit peu à peu ; on commençait à faire plus de toilette, et, comme il arrive presque toujours, ces rendez-vous d'amis à jours fixes devinrent de véritables soirées. Cela contrariait mon père ; il craignait de m'y voir prendre le goût du monde et de la parure, et sa tendresse s'alarmait à la pensée de ce que je pourrais ensuite souffrir dans la vie obscure et toute de dévouement à laquelle me condamnait mon peu de fortune. Pour moi, comme la plupart des jeunes filles, je ne voyais que le moment présent, je commençais à me plaire davantage dans ces réunions ; j'étais loin de me corriger et je perdis moi-même mon avenir. La Providence m'offrit une de ces occasions uniques dans la vie qu'il faudrait savoir saisir avec reconnaissance, et que ma légèreté repoussa sans le savoir, folle que j'étais alors !

— Admirable ! mouvement pathétique !!

— Ne te moque pas, chère amie, ce sont là de tristes souvenirs pour moi.

Un certain lord que je ne nommerai pas...

— Ce sera donc lord trois étoiles ?

— Si tu veux. Un certain lord que je ne nommerai pas, venait souvent chez les dames Wilson, et, sans laisser soupçonner aucune arrière-pensée, il se fit présenter par elles à mon père. Il était veuf, fort riche, et père de deux beaux jumeaux que j'avais pris en grande affection.

Ce monsieur, je l'ignorais alors, voulait

se remarier; j'eus le bonheur de lui plaire. Il obtint de mon père la permission de faire de la musique avec moi, et, sous ce prétexte, vint sans cesse à la maison. Il était fort bien et fort aimable et, je te l'avoue, je le voyais avec un extrême plaisir.

— L'heureux mortel !

— Par une indiscretion que l'amitié doit excuser, les demoiselles Wilson avaient fini par confier à mon père le véritable but de ces visites; elles savaient que pour s'expliquer, lord n'attendait qu'une connaissance plus complète de mon caractère. C'était auprès de nos bienveillantes voisines qu'il avait pris les premiers renseignements, et, selon l'usage, elles lui avaient répondu que j'étais une personne parfaite; mais, comme il voulait en juger par lui-même, il m'observait sans que je m'en doutasse.

Une sorte d'intimité s'était établie entre nous; nous avions d'assez longues conversations dans lesquelles je me laissais d'autant plus entraîner à mon penchant à la causticité, qu'il souriait à chaque plaisanterie et semblait trouver mes bons mots fort jolis. Je pensais qu'il me les pardonnait volontiers, car, pour te parler sincèrement, je voyais à n'en pouvoir douter qu'il me trouvait fort à son goût.

— Sans compliment ?

— Eh bien, ma petite Anaïs, vois comme souvent notre avenir tient à peu de chose !

— Ce riche Anglais m'avait demandée à mon père; j'avais renoncé pour toujours (je le croyais) à cette position d'institutrice qui me plaisait si peu. Je m'attachais à celui auquel je pensais consacrer ma vie, car il était bon et aimable; j'aimais ses deux charmants enfants si bien disposés pour moi et qui déjà même se plaisaient à m'appeler leur mère, quand tout à coup (je l'ai su depuis par les dames Wilson, incapables de garder un secret), tout à coup, lord apprend que ma causticité naturelle, qui d'abord ne lui avait paru qu'une douce raillerie, s'exerce plus volontiers sur

ses compatriotes; il interroge, s'informe auprès de quelques personnes de notre société: on lui dit qu'il ne m'échappe jamais que des mots piquants, que mon bonheur est de critiquer tout, de contrefaire tous les ridicules, qu'en un mot je suis une jeune *filles moqueuse*, connue et redoutée comme telle dans le cercle de notre intimité.

Peu de jours après, je traversais les Tuileries avec mon père, quand je vis John et Edouard, ces deux jumeaux que j'aimais tant, jouer sous les marronniers. Dès qu'ils m'aperçurent, ils coururent se jeter dans mes bras en pleurant. Je leur fis en vain mille questions, ils ne répondirent pas; sans doute la présence de mon père les gênait; cependant, j'interrogeai John tout bas et il me répondit en sanglotant qu'il allait partir pour Londres avec son père et son frère, parce que je n'étais plus sa belle petite maman. La gouvernante anglaise rappela les enfants d'un ton impérieux, ils s'éloignèrent, et lorsque je me retournai, je les vis assis sur un banc, me suivant de leurs regards tristes et voilés de larmes.

— Pauvres petits !

— Te dirai-je le mal que me fit l'aveu du petit John ? J'étais étonnée, blessée, atteinte dans mon amour-propre et peut-être aussi dans mon affection; mais ma conscience me disait que j'avais mérité cette dure punition, et que je n'étais pas digne du sort brillant qu'on m'avait destiné.

En rentrant, mon père trouva une lettre de lord... qui, dans les termes les plus polis et de la manière la plus convenable, lui disait...

— Qu'il ne voulait plus de toi ?

— Hélas !... Il prétextait une affaire fort grave qui l'appelait immédiatement à Londres et l'y retiendrait un temps indéfini; il ajoutait que sa santé, fort ébranlée depuis longtemps, venait de recevoir une nouvelle atteinte par suite de malheurs de famille et l'obligeait à beaucoup de soins. Enfin, cette lettre écrite, on le voyait, avec

beaucoup d'embarras, se terminait par quelques phrases d'excuses et de regrets sur la nécessité de renoncer au projet qu'il avait formé.

Mon père fut atterré, toute ma famille partagea sa tristesse et la mienne; pour nous consoler, on blâmait hautement la conduite de lord; mais moi, j'en souffrais et ne le blâmais pas, car, devant Dieu, je sentais que j'étais coupable et je n'osais pas murmurer.

Bien longtemps, le souvenir de John et de son frère me poursuivait et me fit verser des larmes. Cependant il fallut me créer une position, et je fus trop heureuse de trouver la place d'institutrice que j'occupe aujourd'hui. Ah! que de fois, Anaïs, que de fois dans mes heures de découragement j'ai regretté, je regrette encore cet avenir calme et heureux qui m'était offert.... Crois-moi, ne te laisse pas dominer par ce malheureux penchant à la critique. Tu as de l'esprit, tu plais sans efforts, pourquoi recourir à de si misérables moyens? Abandonne-les à ceux dont ils sont l'unique ressource; laisse-toi guider par ton cœur, il te dira que la moquerie est indigne d'une âme élevée; mon expérience te servira du moins à quelque chose; tu seras bonne, affable, bienveillante, tu te feras aimer...

— C'est ce que je vous souhaite!

— Méchante enfant! voilà donc le seul effet que j'ai produit? Comment, mon histoire ne t'a même pas paru intéressante?

— Si vraiment! De plus, je te reconnais un talent de société précieux; tu fais les sermons dans une rare perfection! c'est nourri, c'est onctueux... un peu long peut-être.

— Oh! que je suis malheureuse! J'espérais que tu serais attendrie de la peine qu'a éprouvée autrefois ta pauvre Blanche, et tu ne trouves qu'une raillerie en réponse à ses tristes confidences!

— Va, mon amie, tu me juges mal; je ne suis pas aussi méchante que tu le crois. Ton histoire m'a été droit au cœur, mais

ma maudite habitude de rire de tout m'a encore entraînée, il m'a fallu payer le tribut.

— Tu me plains donc un peu, Anaïs?

— Si je te plains! mais tu sais comme je t'aime, Blanche! Tiens, pour te le prouver, je veux dès aujourd'hui essayer de ne plus me moquer de rien... Oh! de rien... c'est trop entreprendre à la fois!

— J'en conviens, c'est trop pour toi qui n'as pas reçu comme moi une leçon directe; mais si je pouvais t'en épargner d'aussi pénibles, je serais si heureuse!

— Vrai? Bonne Blanche! je suis fière de ton amitié et je veux m'en rendre digne. Je te promets de faire des efforts sur moi-même, puisque toute existence comporte des devoirs et par conséquent nécessité, etc.... : voyez l'exorde.

— Eh bien, moque-toi de moi, s'il te faut absolument une victime, mais fais ce que je te dis.

— Je ne te fâcherai pas?

— Rien de toi ne me fâche.

— Alors, c'est convenu; je tâcherai de me corriger et, pour ma consolation, tu me permettras de me moquer de toi.

— Tant que tu voudras, mais de moi seule.

— Oh! c'est trop peu. Vois-tu, ma petite Blanche, il me faut encore me moquer d'une autre; une autre seulement, c'est bien peu.

— C'est encore trop; non, non, je ne le veux pas.

— Oh! vous ne le voulez pas! Eh bien, mademoiselle, moi je le veux et j'en ai bien le droit, car c'est de moi qu'il s'agit.

— De toi?

— Oui, je te l'avoue bien bas, tu m'as fait reconnaître une chose dont je commençais à me douter : c'est qu'en me moquant de tout et de tous, c'est moi qui prêtais le plus à la critique, et ce qui est bien plus fâcheux encore, que je m'aliénais l'affection de tous les gens de cœur.

M^{me} DE STOLZ.

LE JOURNAL D'UNE VIEILLE FILLE.

Tante Louise était la sœur de mon grand-père, et jamais elle n'avait quitté Cambrai, sa ville natale, ni l'ancienne maison qui, depuis deux siècles, appartenait à sa famille. Quand cette maison passa, par droit d'héritage, aux mains de mon père, il y trouva tante Louise âgée alors de soixante ans; elle habitait la même chambre qu'elle habitait jeune fille, et elle continua à vivre avec mon père, avec ma mère, avec nous tous, sans rien changer à ses habitudes. Elle tenait peu de place et faisait peu de bruit. Je crois la voir encore, maigre, fluette et pâle; les traits de son visage altéré par les ans avaient été fins et délicats; ses yeux noirs étaient encore expressifs et laissaient penser parfois que la tante Louise avait eu, elle aussi, sa saison de fraîcheur et de beauté; mais la pâleur et les rides jetaient comme un voile mélancolique sur cette calme figure. Tante Louise parlait peu; elle paraissait également étrangère aux événements politiques, aux progrès des sciences et aux découvertes devenues vulgaires de l'industrie et des arts. Elle vivait en elle-même, avec Dieu son confident, et repliée sur le passé qui, seul, semblait retentir dans son âme. Cependant, sa parole rare et discrète trahissait l'esprit d'observation, une intelligence nourrie de la lecture de quelques livres sérieux, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, et surtout une mémoire étrange et à laquelle l'âge n'avait pas porté d'atteintes. Parfois, elle nous parlait d'événements arrivés à l'époque de la Régence, ou à la fin du règne de Louis XIV, comme de choses qui lui étaient familières, et lorsque, étonnés, nous lui disions : « Tante, comment savez-vous cela? — C'est mon grand-père, répondait-elle, qui me l'a conté. De mon temps, on interrogeait les vieilles gens...

Le père de mon grand-père avait vu M. de Fénelon faire son entrée solennelle dans la ville de Cambrai... On me l'a redit bien souvent... »

Je crois qu'en fouillant dans ses souvenirs, tante Louise aurait pu nous parler de la *Paix des Dames* et du séjour de Charles-Quint à Cambrai; et chez elle, la mémoire du cœur était aussi fidèle que la mémoire des événements. Elle n'oubliait ni la Saint-Charles ni la Sainte-Cécile, fêtes de mon père et de ma mère; elle leur offrait ou quelque petit ouvrage fait par elle, car elle conservait à l'âge le plus avancé, des yeux perçants et des doigts agiles, ou bien un livre qu'elle avait choisi elle-même. Pour nous, ses petites-filles, elle avait mille bontés, et pourtant son grand âge, sa tristesse habituelle éloignaient la confiance; nous la respections beaucoup, mais, je le crains, faute de la connaître, nous ne l'aimions guère, et pourtant ce cœur isolé aurait eu besoin peut-être de l'amour d'un enfant pour se réchauffer et se réjouir! Sans liens et sans affections terrestres, tante Louise avait du moins la piété qui remplace tout, mais sa dévotion, comme ses autres vertus, se pratiquait à petit bruit. Le matin, quelque temps qu'il fit, elle allait à la première messe à la métropole, je crois qu'elle y communiait souvent, et je crois aussi qu'elle rendait aux pauvres la visite que le Seigneur lui faisait dans l'Eucharistie, mais on ne l'entendait parler ni de ses pratiques de piété ni de ses bonnes œuvres, et jamais elle ne blâmait ceux qui ne partageaient pas ses convictions. Sa vie s'écoulait ainsi silencieuse comme le sable qui tombe du sablier, pleine d'indulgence, de douceur et de réserve, triste peut-être au fond, mais sans que personne eût la confiance de ses peines ou de ses regrets.

Bien qu'elle eût atteint l'âge de quarante-vingts ans, sa santé se maintenait et lui permettait de sortir encore ; aussi, quoique légèrement opprimée, voulut-elle suivre la procession de la Fête-Dieu ; mais ma mère ne la quitta point. Revenue à la maison, tante Louise paraissait fatiguée et se retira dans sa chambre ; nous allâmes la voir à diverses reprises et ma mère témoignait quelque inquiétude.

Le soir venu, tante Louise nous pria de nous retirer ; elle se sentait calme, disait-elle, et disposée à dormir. Je l'embrassai ; elle me fit une petite croix sur le front, en disant : « Dormez bien, Amélie ! » et nous nous retirâmes. Le lendemain, tante Louise ne se leva point ; à neuf heures elle n'avait pas sonné ; mon père et ma mère se regardaient inquiets ; enfin, ma mère dit : « J'y vais, mon ami. » Et elle monta l'escalier. Mon père monta derrière elle, et je ne sais quel sentiment me porta à les suivre. La porte de la chambre fut ouverte doucement ; tout était en ordre : la veilleuse brûlait, vacillante et pâle, au fond de la cheminée ; les rideaux du lit étaient fermés... Ma mère les entra'ouvrit... et recula en regardant mon père avec effroi. Il s'avança, se pencha sur le lit, et dit d'une voix qui me pénétra : « Notre bonne tante n'est plus... » et en disant ces paroles, il leva le rideau. Je vis tante Louise tranquillement couchée, les yeux fermés et les mains jointes autour de son chapelet avec lequel elle s'était endormie. Elle n'était pas plus pâle que de coutume, mais ses traits avaient quelque chose de sévère et de rigide que je ne connaissais pas encore... *Ce quelque chose*, c'était la mort... Tante Louise était morte sans secousse et sans douleur, et sa mort, paisible et silencieuse comme sa vie, remontait à plusieurs heures. Elle était morte ainsi qu'elle avait vécu : — seule !

Nous fûmes tous pénétrés de l'impression solennelle que la mort répand dans une maison ; mais, je dois l'avouer, la perte

de la vieille tante ne laissa pas grand vide parmi nous, famille jeune, unie et heureuse. Les cérémonies ordinaires eurent lieu, funérailles, inhumation et pose des scellés ; au bout de quinze jours, nos parents, cousins germains et issus de germains se réunirent avec les hommes de loi pour procéder à la levée des scellés et à l'inventaire après décès. Cette affaire dura assez longtemps ; nous entendîmes, après trois heures écoulées, les parents, le juge de paix, le notaire, descendre l'escalier en parlant haut ; bientôt mon père rentra ; il avait l'air soucieux, et ma mère, pleine de sollicitude, l'interrogea doucement : « Je suis contrarié, dit-il, du mécontentement des autres. Tante Louise était fille d'un premier lit de notre bisaïeul ; elle avait hérité de cinq à six mille livres de rente ; elle dépensait peu et nous pouvions nous attendre à trouver non-seulement cette fortune, mais le fruit des économies qu'elle a dû faire pendant une vie si longue et avec des goûts si modestes. Or, l'inventaire le plus minutieux ne nous a permis de découvrir qu'un capital de 50,000 francs en rentes sur l'État... Du reste, ni testament, ni titres, ni valeurs d'aucune espèce ; cette fortune semble être tombée dans un abîme... Je ne m'en plains pas, puisque Dieu accorde une grande aisance à ma famille, mais quelques petits-cousins murmuraient, et leurs réflexions m'étaient fort désagréables... »

— Mais qu'a donc fait tante Louise de sa fortune ? s'écria étourdiment mon frère aîné ; a-t-elle joué à la Bourse ? a-t-elle enrichi quelque couvent ?

— Silence, mon fils ! répondit notre mère ; notre tante était maîtresse de son bien, et si elle l'a employé en œuvres pies, je ne saurais l'en blâmer. »

Par une convention tacite on parla le moins possible de cette affaire ; la succession de notre tante fut partagée selon les lois ; nous gardâmes son mobilier, et je demandai en grâce à mon père de m'ac-

corder pour ma chambre une jolie scribane, toute d'écaïlle et d'ivoire, dont ma tante ignorait probablement la valeur. Je pris possession de ce meuble avec une grande satisfaction; je vidai les innombrables tiroirs; ils renfermaient, les uns, du fil, des aiguilles, des petits bas gris commencés pour un enfant pauvre; les autres, de vieilles lettres d'affaires, des comptes, des recettes de ménage, quelques vieux bouts de ruban et de dentelle. Dans la partie supérieure, autour d'une jolie statuette de la sainte Vierge qui formait l'entablement du meuble, se trouvaient quelques livres : la *Correspondance* de Fénelon, les *Pensées* de Bourdaloue, les *Élévations* de Bossuet, deux ou trois tomes de madame de Sévigné, un volume dépareillé de saint François de Sales, livres souvent lus et relus. J'arrangeai mon ménage de jeune fille, laines, aiguilles, crayons, couleurs, dans ces beaux tiroirs si bien agencés, si gracieusement ornés d'arabesques et de filets d'ivoire; ce fut l'occupation et l'amusement de plusieurs jours. En fouillant dans la scribane, je découvris quelques petits secrets, des doubles-fonds, des cachettes pratiquées dans l'épaisseur du bois : une de ces *caches* renfermait un paquet d'assignats, une autre quelques objets de piété, un crucifix, des médailles... Je pensai que ces signes de dévotion avaient été placés là au temps de la première révolution, et qu'ils y étaient restés. Enfin, le soubassement de la statuette m'offrit une case plus profonde et mieux dérobée aux regards que les autres : je parvins à l'ouvrir et j'y trouvai une espèce de petit registre relié en parchemin et un portrait en miniature négligemment jeté au fond du tiroir. Je regardai attentivement ce portrait, et il me sembla reconnaître tante Louise. Elle avait été peinte dans tout l'éclat de sa beauté : une fraîcheur délicate, des traits fins et nobles, des yeux noirs, limpides et doux, souriaient au fond de ce vieux cadre. Elle portait le costume gracieux de la fin du

dix-huitième siècle. Je demurai, pensive, à contempler ce beau visage que je n'avais connu qu'accablé de décrépitude et de mélancolie, et un vers que j'avais parfois entendu répéter à mon frère me revint involontairement en mémoire :

Où sont les neiges d'antan (1).

Après avoir bien regardé le portrait, j'ouvris le registre, et je reconnus sur les pages jaunies la main de ma tante. L'écriture semblait avoir suivi le progrès et la décadence des années; faible et jolie au commencement, plus accentuée au milieu, tremblante et irrégulière à la fin du manuscrit, elle semblait faire revivre la vivacité de la jeunesse, les forces de l'âge mûr, les hésitations de la vieillesse, et rappelait la longue carrière de celle qui avait tracé ces pages. Je lus quelques mots et je poursuis avec avidité. Voici ce que renfermait le registre de tante Louise :

Cambrai, avril 1788.

Oh ! combien me manque cette bonne mère que je n'ai pas connue ! Combien j'aurais besoin d'elle pour me guider, pour lui communiquer mes sentiments et mes pensées ! J'ai le cœur plein, et j'écris parce que personne auprès de moi ne peut m'écouter. ... Pourtant, je suis entourée de parents et d'amis, mais il me manque l'amie la plus proche et la plus intime, et je sens chaque jour combien il est triste d'avoir perdu sa mère !

Mai 1788.

Je ne devrais ni me plaindre ni pleurer, mais je ne me plains qu'au papier, je ne pleure que devant Dieu... ma belle-mère me fait bien souffrir... Seigneur, pardonnez-lui, faites que nous vivions en paix.

Juillet 1788.

Mon père m'a fait venir aujourd'hui au

(1) *Les neiges du temps passé*. Ce vers est de Villon, poète du quinzième siècle.

bureau, et après m'avoir embrassée, il m'a dit : « Mon enfant, vous n'êtes pas heureuse ici, je le vois bien, aussi ai-je saisi avec joie l'occasion de vous marier à un honnête homme. Adrien Lechesne, le jeune négociant en batistes, vous demande pour femme. Voulez-vous l'accepter ? » Je balbutiai un peu ; mon bon père reprit tendrement : « Ma chère fille, nous verrons, nous réfléchirons ensemble. Ne vous troublez pas, je ne veux que votre bonheur. »

Août 1788.

Oui, mon père ne veut que mon bonheur, je le sens... Mon mariage avec M. Lechesne est décidé et fixé à la mi-octobre. Il me faut beaucoup prier pour obtenir de Dieu la grâce d'être une bonne femme... Si ma mère vivait, il me semble qu'elle applaudirait au choix de mon père.

13 octobre 1788.

C'était le jour fixé pour mon mariage... et tout est fini, fini à jamais ! Hélas ! mon Dieu, prenez pitié de nous !

Novembre 1788.

Je puis écrire enfin ce qui est arrivé : je veux garder le souvenir de l'événement si douloureux qui a changé ma vie. Mon pauvre père était allé, selon sa coutume, à Cateau-Cambrésis, pour visiter ses ouvriers tisserands ; il était à cheval : à mi-route, l'aile d'un moulin effraya son cheval, qui se cabra, et après une longue lutte, mon père fut renversé et foulé aux pieds de sa monture. On le transporta, évanoui, chez le curé du village voisin, et on nous envoya un exprès. Quand j'arrivai avec ma belle-mère, mon bien-aimé père touchait à sa dernière heure. Quel spectacle ! mon pauvre père, couché, mourant, sur ce lit étranger, et employant ses dernières forces à nous tendre la main et à nous adresser quelques paroles affectueuses et douces... Ma belle-mère, accablée de douleur, se trouva mal et se débattit dans une violente attaque de nerfs ; on l'emporta,

et je restai seule avec mon père : il la suivait des yeux, et murmura avec inquiétude et douleur : « Ma pauvre femme, que deviendra-t-elle quand je ne serai plus là ! Et mes enfants... mes fils, ma pauvre petite Isabelle... ils tomberont dans la misère... j'ai si peu de chose à leur léguer... »

— Mon père, lui dis-je, que dites-vous ?

— Ma chère fille, répondit-il d'une voix mourante qui me navrait, je n'ai pas assez de confiance en Dieu, je m'inquiète pour ces pauvres enfants... comment seront-ils élevés ? quelle carrière... — Mon père, m'écriai-je, je suis riche, moi ! — Oui, ma fille, votre mère, ma bonne femme, avait de la fortune... — Je pourrai élever mes frères, ma sœur, donner le nécessaire à ma belle-mère... — Vous allez vous marier, Louise, votre sort est fixé. — Je renonce au mariage, mon père, dis-je en levant la main vers le crucifix, je le jure devant Dieu, et ma fortune sera à ma famille. — Quoi ! mon enfant, tu ferais cela ! — Mon bien-aimé père, je le ferai. — Que Dieu récompense ta vertu... ma bonne fille, ma Louise, je te bénis de tout mon cœur. »

Il était épuisé et ne pouvait parler, mais en dépit de ses souffrances et des angoisses de la mort, une douce tranquillité se répandait sur son visage, et il pria avec un air de bonheur. Ce souvenir sera ma récompense et ma force aussi... Mon cher et respectable père vécut jusqu'au soir, il expira doucement, son dernier regard fixé sur moi... O Dieu ! quelle épreuve ! ô Dieu ! ne m'abandonnez pas !

Novembre 1788.

M. Lechesne et son père sont venus aujourd'hui, et après une longue hésitation, j'ai marché sur mon cœur, j'ai dit que je ne me marierais pas... Ils ont paru stupéfaits... M. Lechesne, Adrien, a pâli... il était à la fois triste et irrité... Hélas ! plus irrité que triste... et voyant que ses prières et ses objections me laissaient inébran-

lable, il m'a dit : « Il est vrai, mademoiselle, je ne suis pas aussi riche que vous, et sans doute, notre union, réglée par monsieur votre père, n'a jamais eu votre agrément. » Je n'ai rien répondu... il ne me connaît pas... Seigneur, vous lisez au fond de ma pauvre âme agitée, oh ! prêtez-moi des forces pour continuer la tâche que j'ai entreprise... le plus difficile maintenant, ce sera de vivre.

Novembre 1788.

J'ai annoncé à ma belle-mère mon intention de ne pas me marier et de pourvoir à l'éducation de mes frères et de ma sœur. Il m'a semblé qu'elle n'était pas trop satisfaite... je tâcherai de la contenter par des soins et de bons procédés.

Janvier 1789.

L'année est finie, année cruelle, qui m'avait tout promis, et qui m'a tout enlevé... les jours se traînent... ma belle-mère voit un peu de monde, monde de son choix; je vis seule... Les enfants sont placés, Louis et Auguste sont au collège, Isabelle est pensionnaire à l'abbaye de Notre-Dame de Paris. Ces enfants sont maintenant mon souci; plus tard, je l'espère, ils seront ma joie. J'ai eu quelque peine à obtenir que ma belle-mère se soumit à laisser donner de l'éducation à ses enfants. « Des négociants, me disait-elle, et une femme de ménage n'ont pas besoin d'en savoir si long. » Il me semble qu'une certaine dose de savoir convient à toutes les fortunes; je ne veux pas, d'ailleurs, que par ma faute la famille vienne à déchoir. Pour terminer la discussion, j'ai proposé à ma belle-mère de lui remettre chaque année 3,500 livres pour le ménage, et le surplus de mon revenu sera employé à l'éducation de ces chers enfants. Elle disposera librement de la somme que je lui ai offerte. Elle a accepté.

Mai 1789.

Oh ! comme les jours se traînent et comme l'année est longue ! Ces jours de

printemps, longs et riants, me semblent interminables, et plus le soleil est beau, plus mon cœur se sent oppressé. Je suis seule... toujours seule depuis la mort de mon bien-aimé père, depuis... Seigneur, que votre volonté soit faite, et que la tâche que vous m'avez imposée devienne mon appui...

Octobre 1789.

Adrien... M. Lechesne, je ne puis plus le nommer autrement, se marie. Il épouse une jeune fille de Douai; elle est riche, on la dit aimable et belle... Il y a un an à peine, d'autres projets l'occupaient, une autre main devait être mise dans la sienne. Tout est fini, tout est passé... il est cependant des cœurs qui n'oublient pas si vite... Silence désormais ! son nom ne doit plus être sous ma plume ni sur mes lèvres; mais, ô mon Dieu ! vous lisez dans le fond de mon âme; vous savez combien je désire le bonheur à tout ce qui me fut cher autrefois...

Mai 1790.

Je n'ai plus le courage d'écrire, à quoi bon ? Pourquoi un écrit que nul ne verra jamais, des confidences qui ne seront versées dans le sein de personne ? Ne vaut-il pas mieux se tourner uniquement vers Dieu, et ne chercher que lui seul pour ami, pour père et pour consolateur ? O patient ami des âmes éprouvées, soutenez un cœur qui ne cherche que vous sur la terre !

Août 1790.

Tout s'ébranle et se trouble autour de nous; la religion est attaquée dans ses ministres. On porte avec ses peines personnelles le poids du souci général. La ville est devenue un lieu de passage et parfois de séjour pour les troupes qui se rendent à la frontière. Les amis de ma belle-mère lui ont présenté quelques officiers qui continuent leurs visites à la maison... Si j'osais parler et penser tout haut ! Isabelle par la suppression des ordres monastiques,

a dû quitter sa chère abbaye; elle est auprès de moi, et ne me quitte pas... je lui enseigne le peu que je sais...

Février 1791.

Ce que je craignais arrive. Aujourd'hui ma belle-mère est venue dans ma chambre, elle paraissait plus amicale et plus douce que de coutume, et après m'avoir remerciée des soins que je donne à Isabelle, elle a ajouté avec une certaine nuance d'embarras : « Je ne veux pas que vous soyez la dernière à apprendre un événement qui me concerne : je compte me remarier, Louise, avec le capitaine Lancelot, que vous avez vu ici, je crois. — Mon Dieu ! m'écriai-je pleine d'inquiétude, et les enfants ! » Elle me répondit : « Le capitaine, qui appartient maintenant à l'armée de Dumouriez, est appelé à l'armée du Rhin, et il désire, vu l'instabilité des événements, que le mariage se fasse sur-le-champ ; j'y ai consenti, et je compte laisser mes fils au collège, et puisque vous voulez bien vous charger d'Isabelle, peut-être lui continuerez-vous vos bontés ? — N'en doutez pas ! lui dis-je ; je ferai pour mes frères et pour ma sœur tout ce qui sera en mon pouvoir... »

Elle parut émue et me remercia. Pour moi, je l'avoue, et peut-être est-ce un tort, je me sentais délivrée d'un poids énorme en apprenant ce prochain départ, qui me permettrait d'élever les enfants selon mes principes, sans avoir à soutenir une lutte continuelle contre des idées qui ne sont pas les miennes, et contre ces maximes nouvelles qui me paraissent si dangereuses et si méprisables...

Mars 1791.

Elle est mariée et partie... désormais, je suis seule gardienne de ce saint dépôt qu'un père mourant m'a confié.

Juillet 1791.

J'ai dû retirer mes frères du collège, devenu dangereux pour leur foi et leur innocence. Je leur ferai donner des leçons

chez moi... Plus que jamais je vis dans la retraite; je ne sors pas; (les églises, hélas! sont fermées!) je ne vois que quelques amies, mon notaire, le professeur de mes frères et leur tuteur... Je travaille pour les indigents, si nombreux, je prie pour la France et pour le pauvre roi...

Mai 1792.

Hier, j'allais me coucher, lorsque j'entendis frapper à la porte avec le marteau, comme frappaient autrefois certains habitués de notre maison lorsqu'ils venaient le soir, du vivant de mon père, faire leur partie de whist. Je ne voulus pas réveiller ma vieille domestique; je descendis seule, résolue d'ouvrir, car il me semblait que ce signal devait annoncer quelque chose de grave. Cependant avant que d'ouvrir, je demandai : « Qui est là ? — Ouvrez, au nom de Dieu ! mademoiselle Louise, me dit une voix que je crus reconnaître, je suis M.... » J'ouvris, et M. M..., l'ancien curé-doyen de la métropole, se présenta à moi. C'était un ancien ami de mon père. « Pouvez-vous, me dit-il, me donner un asile ? Je suis poursuivi, traqué, pour refus de serment, et je ne puis sortir de la ville dont les portes sont gardées. — Entrez, lui dis-je, entrez, au nom du Seigneur ! — Mes amis sont en fuite, ajouta-t-il, et ceux à qui j'ai demandé un asile me l'ont refusé. J'ai pensé à vous; mais songez, ma fille, avant que de m'admettre dans votre maison, que j'y apporte peut-être la persécution et la mort. — Bénies soient-elles, si elles viennent en compagnie du devoir ! Cette maison peut vous cacher, monsieur le curé, et vous avez été bien inspiré en venant frapper à la demeure de votre ami. »

En disant ces mots, je conduisis le vieillard par les corridors et les escaliers de cette vieille maison, jusque dans un petit réduit pratiqué dans le coin du grenier et dont l'entrée est cachée adroitement dans une encoignure boisée. Mon

père m'avait montré autrefois cette cachette, pratiquée sans doute dans des temps orageux comme les nôtres, car la maison que nous occupons est très-ancienne.

J'allai chercher dans le garde-meuble voisin un matelas et des couvertures; je redescendis doucement pour prendre du vin, du pain, des tranches de veau froid, quelques fruits secs, et je remontai sans réveiller personne; les enfants dormaient du sommeil de leur âge, et Colette à l'avantage d'être très-sourde. M. le curé, qui est si vieux, paraissait accablé de fatigue; je lui laissai les provisions et la lanterne sourde, et je le quittai, en remerciant Dieu qui avait daigné me choisir pour cette œuvre.....

Mai 1792.

Oh! comme l'hospitalité que j'offre à ce digne prêtre est magnifiquement récompensée! Aujourd'hui dimanche, pour la première fois depuis un an, j'ai eu le bonheur d'assister à la messe et d'y communier. M. le curé avait emporté dans sa fuite un calice et une pierre d'autel: la cachette est devenue un sanctuaire; deux pieuses amies ont participé à mon bonheur. Nous avons besoin de forces.

Septembre 1792.

Le père d'une de nos amies s'est chargé de conduire M. le curé à Boulogne et de le faire embarquer pour l'Angleterre. Que Dieu sauve les voyageurs! Avant que de me quitter, le bon et vieux prêtre m'a bénie... Il m'a semblé que c'était mon père lui-même qui me bénissait par la main de son ami.

Janvier 1793.

On dit que le citoyen Lebon, comme on l'appelle, qui désole Arras, va venir organiser le *civisme* à Cambrai. Mon Dieu! protégez mes amis!

Février 1793.

Des scènes horribles se passent tous

les jours: on tue sur la place publique... Seigneur, ma vie est entre vos mains; si vous me rappelez à vous par cette voie sanglante, servez de père à ces enfants orphelins...

Février 1793.

On vient de m'apprendre qu'Adrien est en prison et marqué sur la liste fatale... Grand Dieu! faudra-t-il qu'il meure de cette affreuse mort, lui, jeune, heureux, époux et père... On attend le retour de Lebon pour continuer les exécutions... Une pensée me vient: la femme de Lebon est, dit-on, accessible à certaines séductions... Si j'osais... j'ai de l'argent... je pourrais racheter sa vie... J'oserai! c'est le seul bonheur peut-être que je doive goûter ici-bas!...

Février 1793.

Je suis heureuse, tout à fait heureuse! M. Lechesne est sauvé... Une somme de dix mille livres a servi à acheter l'ordre d'élargissement... Il est sorti de prison et il a quitté la ville, je le sais; mais lui, il ignore à qui il doit la liberté. Jamais il ne le saura... Non, Seigneur, je le jure, ce dangereux secret ne sortira pas de mes lèvres et je ne jouirai pas de sa reconnaissance... Qu'il soit bien heureux... ce moment dissipe l'amertume involontaire que j'avais conservée contre lui. Bénissez-le, mon Dieu, avec la femme et les enfants que vous lui avez donnés...

Août 1794.

Il y a bien longtemps que je n'ai rien écrit. Après les vives émotions de terreur et de joie que j'ai ressenties, le présent est bien calme. La vie a repris son cours habituel, mes enfants s'élèvent: Louis a douze ans, il est raisonnable; Isabelle en a dix et mon petit Auguste huit; tous trois sont aimants et bons; je tâche de leur donner de la religion et des sentiments d'honneur, et de suppléer, par l'enseignement et l'exemple, aux secours spirituels dont nous sommes privés... Je

reçois bien rarement des nouvelles de leur mère...

(Ici se trouvait dans le manuscrit une lacune de plusieurs années.)

Septembre 1806.

Louis se marie selon le vœu de son cœur; puisse-t-il avoir tout le bonheur qui me semblait autrefois promis!... J'ai tâché de lui faire une position convenable. Il va me quitter... Depuis plusieurs années, sa conversation et son amitié étaient une jouissance pour moi... Mais une mère se sacrifie à ses enfants, et ne suis-je pas mère?...

Mars 1807.

Le mariage de Louis paraît heureux... Je dis *paraît*, parce que son intérieur m'est fermé; sa femme semble jalouse de l'affection de son mari... Encore un lien affaibli, si ce n'est brisé...

Janvier 1808.

Je viens de recevoir une lettre qui nous annonce la mort de madame Lancelot, décédée en Espagne... Au lit de mort, elle m'a fait écrire pour me remercier de ce que j'ai fait pour ses enfants... Pauvre femme! pauvre mère, pourquoi nous a-t-elle quittés?...

Juin 1808.

Isabelle aussi se marie : la maison se dépeuple : vous me restez, Seigneur!

Août 1808.

Trois fois, à prix d'or, j'ai racheté de la conscription mon malheureux Auguste, le dernier-né de mon père, et voilà qu'on me l'enlève impitoyablement; il est nommé garde d'honneur! Mon Dieu! je vous offre mon cœur brisé par ces continuels sacrifices; je vous offre ces douleurs pour mon pauvre frère, mon pauvre enfant!

Septembre 1808.

Il est parti..... reviendra-t-il jamais?

Janvier 1809.

Je suis tout à fait seule et triste... Je vois

peu Louis, absorbé par des affaires et par sa nouvelle famille. Isabelle est mariée à Saint-Quentin; mon pauvre Auguste.... Oh! que la maison est froide et morne... Mes vieux amis disparaissent : le tuteur des enfants, le bon curé de la métropole, revenu après le concordat, sont morts dans l'année qui vient de finir... Toujours des adieux et des séparations...

Février 1813.

Mon Dieu! j'adore votre volonté! Mon pauvre frère Auguste est mort en Russie, mort de froid et de faim... O mon enfant! mon cher enfant, dont j'ai si souvent réchauffé les petits pieds nus à ce grand foyer, fallait-il que tu périsses d'une telle mort! Il m'avait écrit plusieurs fois durant cette campagne, et j'ai vu que son cœur conservait la foi. Puisse-t-il avoir trouvé miséricorde... Oui, mon Dieu! vous ne refuserez pas son salut à mes larmes!

Octobre 1814.

Louis m'a confié que ses affaires se trouvaient dans une crise terrible; il m'a demandé si je pouvais lui venir en aide... Avec quelle joie! ce n'est que de l'argent! Il va venir habiter auprès de moi, avec sa femme et ses enfants... La grande maison se repeuplera.

Avril 1815.

La femme de Louis est un peu jalouse de ses enfants, comme elle l'était jadis de son mari. J'espérais pouvoir m'occuper de ces chers petits; mais, je le vois, de trop grandes manifestations de tendresse auraient ici quelque inconvénient... Et cependant mon cœur, resté jeune, ne demande qu'à aimer, et depuis si longtemps toute ma force est employée à refouler ce trop d'affection qui cherche à s'épancher. Tournons-nous vers Dieu et vers les pauvres...

Mai 1825.

Mon pauvre Louis est allé rejoindre Auguste; mais lui, du moins, est mort entre

mes bras. Seigneur, ne rappellerez-vous pas enfin votre pauvre et inutile servante ? Suis-je destinée à voir mourir tout ce que j'aime ?

Novembre 1823.

Je vis avec mes neveux, les enfants de mon bon Louis. Ils sont bons comme leur père, mais ils me connaissent peu ; mon âge les éloigne de moi... Ils m'ont trop peu connue pendant leur enfance pour qu'ils puissent me chérir dans ma vieillesse...

Décembre 1827.

Ma sœur Isabelle vient de mourir... Me voici la dernière... je n'écrirai plus...

Octobre 1847.

Je rouvre ce livre après vingt ans, vingt ans de solitude croissante et de tristesse augmentée par les années. La fin approche ; j'ai près de quatre-vingts ans. Mon Dieu ! mon juge ! je vais rendre bientôt compte de cette longue vie. Ah ! puissiez-vous m'accorder un jugement favorable ! Vous avez été mon unique consolation durant ma vie, et maintenant vous êtes toute mon espérance. Verrai-je bientôt la gloire du Seigneur dans la demeure des vivants ? Je le pense ; mes forces décroissent et mes organes s'affaiblissent... *Amen, amen...* je n'écrirai plus. Je mets ce registre dans je tiroir à secret, et j'y joins mon portrait

en miniature : il ne peut plus intéresser personne...

J'avais parcouru rapidement ce manuscrit, dont je n'ai cité que quelques passages, et je le posai, émue et surprise. C'était donc à cette vieille tante, à cette *vieille fille*, que nous devions tout : le rang de notre famille, conservé par l'éducation donnée à notre aïeul, la fortune, la considération publique, tout était son œuvre et le fruit de ses continuels sacrifices. Et quelle récompense pour une si longue abnégation, pour ses affections immolées, pour ce continuel holocauste ! Elle n'en avait reçu aucune sur la terre : ceux qui devaient tout à son amour l'avaient négligée pour les affections exclusives du mariage et de la paternité, et leurs enfants, leurs petits-enfants ignoraient cette dette immense contractée par une famille entière envers une pauvre femme oubliée. On s'était étonné de la dilapidation de ses biens, et nul ne savait qu'elle les avait employés à fonder la fortune de ses frères et à sauvegarder leur honneur !

Je communiquai le manuscrit à mon père et à ma mère ; ils le lurent avec attendrissement ; le portrait de tante Louise, restauré avec soin, fut mis à la place d'honneur, et perpétua parmi nous le souvenir du dévouement de la *vieille tante*, de la *vieille fille*.

VISITE A UNE TRIBU ARABE DE L'ÉDOUGH,

PRÈS DE BONE.

La variété des observations qu'on peut recueillir en Algérie ne permet pas de juger les Arabes sur des descriptions partielles ou des faits isolés. Rien ne se ressemble entièrement chez ce peuple, si religieusement attaché à ses coutumes. Ainsi, des esquisses de mœurs prises à

vingt lieues de Bone seraient fort différentes de celles qu'on prendrait aux environs de cette ville ou même dans son intérieur. Le fils du désert, le vrai Bédouin, reste le même partout où il se trouve ; fier de sa vie nomade, de la précieuse liberté qu'elle lui donne, il plante sa tente où il

lui plaît, et se maintient étranger à son voisinage. Il en est de même du Kabyle, notre ennemi irréconciliable, souvent vaincu, jamais soumis, il peut dire avec Alfiéri :

« Nous sommes esclaves, peut-être, mais esclaves toujours frémissants. »

Ces deux races se refusent aux innovations les plus salutaires, et détournent leurs regards avec un profond mépris des usages de notre civilisation ; mais l'Arabe cultivateur qui a fixé sa demeure non loin des villes, et qui chaque jour vient y apporter ses produits, quoique également fidèle à ses usages domestiques, s'est peu à peu familiarisé avec nos habitudes et adopte, en quelque sorte à son insu, celles qui lui sont utiles.

Un Français de mes amis auquel son emploi à Bone donne autorité sur les Arabes de la campagne, s'est fait beaucoup aimer de cette population par l'intégrité de son administration.

Plusieurs Arabes d'une tribu voisine de Bone le sollicitaient depuis longtemps de venir les visiter. Le douar était situé dans la montagne à quelques milles de la ville. Il accepta enfin, et promit d'y amener sa famille, qu'il m'invita à accompagner.

Au jour convenu, la tribu nous envoya des mulets et des ânes, avec chacun leur conducteur drapé dans son burnous, d'une blancheur aussi éblouissante que son turban, autour duquel s'enroulaient des cordes de poil de chameau. De beaux tapis de Tunis ployés en quatre étaient fixés sur nos montures ; chaque Arabe se mit à la tête de son coursier d'Arcadie, qu'il conduisait doucement par la bride, et nous partîmes gaiement, en traversant la délicieuse vallée qui, des bords de la mer, s'étend jusqu'au pied de l'Edough. On gravit les premières pentes de ce mont gigantesque, et n'ayant pas à nous occuper du soin de diriger nos bêtes, nous pouvions à loisir admirer cette sauvage nature, solitaire en ce moment, comme elle dut l'être aux

jours de la création. Des nuages blancs s'abaissaient sur la crête de la montagne et cachaient à la vue l'aridité de son sommet. Çà et là quelques palmiers nains, des buissons de raquettes épineuses sortant des flancs du rocher leurs énormes branches d'un vert livide, sur lesquelles se détachaient des fleurs d'un jaune éclatant ; puis l'aloès aux longues feuilles à dents aiguës, élançant une tige de vingt-cinq pieds, couronnée d'un élégant panache ; la terre était jonchée des cœurs de cette magnifique plante, qui ressemble à une dent d'éléphant, et varie selon l'âge de trois à huit pieds de longueur. Des myrtes, des lauriers-roses, quelques touffes d'ascédras, voilà les seuls arbustes que nous ayons remarqués. De temps en temps une cigogne traversait l'espace, portant à ses petits, un reptile ou quelque poisson lestement pêché dans la Seybouse. Nous la suivions dans son vol, pour la voir s'abattre sur une des terrasses de Bone, la ville musulmane, entourant de ses deux bras les eaux bleues de son cap. Dans le lointain, plusieurs carcasses de navires échoués dans les sables de la Seybouse, se balançaient au caprice des flots, élevant au-dessus de leur surface la charpente noircie de leurs carènes, tristes débris des derniers ouragans. Puis les sables de la grève des Beni-Urgin, où jadis tant de malheureux naufragés trouvèrent la mort. Cette tribu a été une des plus féroces. Aujourd'hui alliée soumise et fidèle, elle apporte avec empressement ses œufs, son beurre et ses volailles pour approvisionner la cité qui la protège.

Non loin de la porte de Constantine on voyait se dérouler les arcades du caravan-sérail, autant que la sinuosité du terrain en permettait la vue, puis la montagne de la Cashba, et cette forteresse pointant ses canons dans toutes les directions.

Au-dessous de nous et au pied des remparts de la blanche ville, le bel aqueduc romain qui désaltère une population de

douze mille âmes ; un des mille souvenirs laissés par les maîtres du monde à la vieille Numidie. Un peu plus loin, le jardin du Gouvernement, où l'on élève les plans destinés à la colonisation.

Nous avançons lentement, car il n'y avait pas de chemins tracés dans cette partie de l'Edough ; mais comme nous ne cessions pas de dominer sur la vallée du Haresas, nous ne pouvions regretter la lenteur de la marche.

Enfin, nos guides nous indiquèrent du doigt quelques huttes couvertes en roseaux, éparcés sur un plateau de la montagne. Là était le douar ou tribu. Du plus loin qu'on nous aperçut, les femmes et les enfants accoururent joyeusement en levant les bras ; nous descendîmes à la porte du plus âgé de la bourgade, selon l'usage adopté chez les Arabes comme un hommage à la vieillesse. Tous s'empressèrent autour de nous, en nous serrant la main à la manière anglaise, mais en baisant ensuite la main qui avait touché la nôtre, comme marque d'affection et de respect.

Nous entrâmes dans la cabane, construite comme toutes les autres en pisé, au dedans blanchie à la chaux avec beaucoup de soin. Sous cette hutte si misérable au dehors étaient étendus de jolis tapis de Tunis, aux couleurs vives, au tissu épais, qui remplacent les lits (cette pièce avait littéralement la forme d'un bol de porcelaine renversé). Une table ordinaire était dressée, et, contre leur usage, couverte d'un morceau de calicot blanc. Les coffres (seuls meubles des Arabes) étaient disposés circulairement, recouverts également de calicot blanc. On apporta à l'instant le couscous fumant. De jolies cuillers de buis, dont la forme antique rappelle celles des Romains, conservées dans nos musées, garnissaient le tour du plat. Des poulets rôtis dépecés, des œufs durs coupés en tranches, des mahnehas (petits serpents en pâtisserie), des fruits frais et secs, des dattes, des jujubes, enfin des

noix, des noisettes et des amandes, le tout soigneusement épluché ; le lait et la limonade pour boisson.

Nous dinâmes seuls malgré nos instances pour y admettre avec nous les dames. Sans doute que la loi du Prophète le leur défend ; mais toute cette famille (et elle était nombreuse) nous entourait et nous servait avec empressement, se serrant contre les parois de la cabane, afin de laisser l'air du dehors entrer sans obstacle. Nous remarquâmes que les femmes étaient toutes assez jolies. Les hommes parlaient assez bien français pour répondre à nos questions avec une complaisance inépuisable.

Quoique aucune femme ne doive adresser la parole à d'autre homme que son mari ou ses plus proches parents, et qu'il en soit de même des maris, ils ne se firent nullement prier pour causer avec nous.

On apporta le café bouillant, servi dans de jolies petites tasses aussi de forme antique et sans anses, ce qui nécessitait une seconde tasse pour servir de soucoupe et ne pas se brûler les doigts.

En Afrique, il existe deux espèces de café, l'un d'un effet vigoureux, excitant, à l'usage des Européens ; l'autre connu sous le nom de café arabe, plus doux et nul dans ses effets. On le pile dans un mortier, on le fait bouillir quelques minutes, et on le sert sans être reposé. L'Arabe le prend sans sucre. Malgré sa couleur trouble, il a un arôme fort agréable au goût.

Le repas terminé, on alla visiter les autres cabanes. Partout une collation de fruits était préparée pour nous. Il fallut goûter à toutes, s'en abstenir eût été une offense. Il y avait dans une des familles un nouveau-né de quelques jours ; je témoignai le regret de n'avoir pas vu la fête de naissance. — « Oh ! il n'y en a pas eu, me répondit-on, ce n'était pas un enfant. » Et comme nous nous regardions étonnés, en demandant ce que c'était, on nous répondit : — « C'était une fille. »

Ainsi donc, les réjouissances de la fa-

mille n'ont lieu que pour la naissance d'un fils ; la nullité de la femme est telle, qu'elle rend indifférent à sa venue dans le monde ; *ce n'est même pas un enfant !* Il en est de même, du reste, dans plusieurs villages du midi de la France.

Quand il naît un garçon dans une famille, deux matrones saisissent leur baudair ou tambour de basque ; toutes les voisines les imitent aussitôt, et c'est alors un tapage infernal. De temps en temps les musiciennes se frappent le menton avec la paume de la main en criant *lioulioul lioulioul* pendant quelques minutes : c'est la musique des fêtes de famille en cette occasion.

Comme j'examinais un burnous, étonnée de le voir si fin et si blanc, une des femmes alla chercher un plat de terre verni, le posa à terre et s'assit auprès ; puis elle en tira deux cardes à laine, semblables à celles dont on se sert en Europe, de la laine brute blanche comme du coton, lavée sans savon à l'eau vive, une bobine montée sur une tige, et une quenouille chargée de laine. La laine brute, placée entre les deux cardes, en sortit fine et légère comme un flocon de soie. L'Arabe l'allongea doucement sur sa jambe nue, et la roula d'une main avec une dextérité singulière ; de l'autre main elle tournait rapidement la bobine dans le plat de terre, où aucune aspérité ne gênant son mouvement, elle fut immédiatement couverte d'un fil blanc comme la neige et parfaitement régulier. Un autre fil moins fin fut aussi promptement filé à la quenouille (c'est le même procédé que dans nos campagnes de France, à la forme près du fuseau).

Une multitude de bobines sont couvertes de fils et assujetties au plafond sur une perche d'une longueur déterminée ; les femmes réunissent ces fils et les tissent avec les doigts, si rapidement, que dans l'espace de quinze à dix-huit jours, un burnous d'une seule pièce peut arriver à une ampleur de six mètres d'étoffe en grande l'argeur.

Ce mode de tisser la laine est de la plus haute antiquité ; c'était le travail privilégié des femmes et filles des patriarches de la Bible.

L'Arabe tient ses usages de ses pères et les transmet à ses fils. Son costume est scrupuleusement le même que les grands peintres de l'Italie ont reproduit, et qu'on retrouve dans les anciennes gravures de nos musées : rien n'y a été changé. L'Arabe a subi le joug de maîtres différents, et cependant il n'a adopté ni la tunique du Romain ni celle du Vandale. Ce fut lui qui imposa ses habitudes aux fils de Saladin, qui, devenus soldats d'Ottoman, altérèrent la simplicité de leur costume. Mais l'Arabe d'aujourd'hui est encore la vivante figure des scènes de la sainte Écriture. Cette jeune fille aux jambes nues, au teint cuivré, qui, en ce moment, vient remplir un vase de terre à la source voisine, c'est Rachel, c'est l'amphore qu'elle vint timidement présenter aux lèvres de Jacob. Le dessin du vase est le même, et le costume, à l'élégance près, est aussi exact.

A notre approche d'une des cabanes, un énorme chien kabyle fit entendre des aboiements furieux ; il protestait énergiquement contre notre admission chez ses maîtres. Une jeune fille s'en approcha, lui cacha la tête dans sa jupe et nous passâmes. Elle était bien belle, cette enfant ! elle comptait à peine onze ans et devait être mariée sous peu de jours. Pauvre petite, elle sera complètement vieille à vingt-cinq ans ! Le maître du chien nous rejoignit, et nous montrant une peau de hyène qui séchait sur une haie d'*agaves* : « Mon chien est encore irrité, nous dit-il ; la nuit dernière il s'est battu contre cette bête qui s'était glissée dans le gourbi : heureusement que j'ai entendu le rire de la hyène, je suis accouru avec mon yatagan quand le chien avait déjà les oreilles déchirées et une patte broyée ; si j'avais tardé, elle l'aurait étranglé. » Nous comprîmes alors que le mauvais accueil du fidèle gardien tenait à un

reste d'excitation nerveuse, et lui pardon-nâmes son accueil peu hospitalier.

Une vieille femme aux longs bras nus, balançait assez rudement une grosse outre suspendue aux troncs de deux arbres; je m'approchai, elle sourit et me fit signe d'attendre. Une minute après elle cassa une petite branche d'arbre, et, ouvrant la peau de bouc, elle en sortit un beurre excellent qu'elle m'offrit; je ne garantis pas son extrême propreté, le fait est qu'il était bon.

Sachant quel vaste panorama allait se dérouler sous nos regards, j'avais emporté une longue-vue. En choisissant un lieu convenable, il nous fut aisé d'apercevoir au loin sur la mer un navire qui déjà allumait son fanal. On distinguait l'équipage faisant ses préparatifs pour la nuit. Car en Afrique, comme dans toutes les régions tropicales, les ombres du soir succèdent sans transition aux brillants reflets du soleil couchant; nous étions entourés de lumière, et la mer avait pris déjà la teinte foncée de l'indigo; elle réfléchissait le bleu cru d'un ciel de nuit. Je passai ma lorgnette à une femme arabe en lui montrant à s'en servir. Elle jeta un cri de surprise et de frayeur; elle recommença l'expérience en étendant la main devant elle comme pour saisir des objets qu'elle croyait à sa portée. Puis, toujours stupéfaite d'étonnement, elle communiqua le phénomène à ses compagnes en leur plaçant sur l'œil la merveilleuse lunette. Ce fut alors un crescendo de cris et d'exclamations à étourdir un sourd. Mais bientôt un froid silence y succéda : une d'elles avait laissé échapper à demi-voix le mot « *magie*. » Toutes s'éloignèrent avec une sorte de terreur; les hommes n'étaient pas loin, je me hâtai d'expliquer le fait, on les rassura. Cependant, quelques-unes jetaient sur la pauvre lorgnette des regards sournois qui ne lui promettaient rien de bon, si elles eussent pu en disposer.

M. A*** voulut visiter un jeune Arabe

malade de la fièvre; nous le trouvâmes couché sur une natte, la face pourpre, ayant à son chevet une gargoulette remplie d'eau. Ce vase en terre, d'un usage général en Afrique, est muni d'un long col qui n'a pour ouverture que quatre petits trous. Sa propriété est de conserver l'eau extrêmement fraîche.

« Eh bien ! Ali, comment te sens-tu, mon ami ?

— Mal, très-mal, Sidi (monsieur).

— Pourquoi ne pas consulter un de nos médecins ? tu n'aurais rien à payer.

— Ioub, le marabout, m'a donné quelque chose; maintenant, je dois attendre la volonté d'Allah.

— Et que t'a-t-il donné, le marabout ?

— Une parole du Koran écrite sur un morceau de papier que j'ai avalé.

— Et depuis ce moment ?

— Il me semble qu'il y a déjà un peu de mieux.

— Que bois-tu ?

L'Arabe sembla étonné.

— Mais... de l'eau fraîche.

— Ce n'est pas bon pour ta fièvre, mon ami; fais de la limonade.

— Allah n'a pas mis de la limonade dans les sources de la terre, il veut que l'Arabe boive l'eau naturelle.

— Tu ne veux pas que je t'amène un médecin ?

— Non, Sidi; si je dois vivre, ton médecin est inutile; si je meurs, *mektoub Allah!* (Dieu avait écrit cela).

— Adieu donc, Ali; rétablis-toi aussitôt que possible, et viens me voir.

— Que Dieu te regarde, Sidi. » Et l'Arabe se retourna sur sa natte.

Au retour, comme nous commençons à descendre la montagne, nous aperçûmes une autre tribu située à un mille environ. M. A*** parla de la visiter pour ne pas éveiller de jalousie chez les voisins de nos hôtes. Ceux-ci ne répondirent pas et se retirèrent. « Ne venez-vous pas avec nous ? leur dis-je. — Non, ce sont des Kabyles ;

nous ne les fréquentons pas, et eux-mêmes font un détour pour éviter de passer par ici. »

Or, nous n'avions nous-mêmes nulle envie d'aller chez nos ennemis les Kabyles, et, après avoir renouvelé nos remerciements et nos adieux à ceux qui nous avaient si bien reçus, notre petite troupe reprit le chemin de la ville, escortée de nouveau par nos guides que rendait nécessaires la descente assez rapide de ce côté de l'Edough. Nous étions tous enchantés de notre excursion.

Hélas ! un mois après, la jeune femme de M. A***, si brillante de force et de

santé, mourait du choléra. Toute la tribu témoigna une sincère affliction ; les hommes se rendirent à la ville et se mirent à la suite du convoi dans un profond recueillement, regrettant qu'il ne leur fût pas permis de porter le cercueil selon la coutume arabe, où chacun se relaye sans cesse, même le passant, qui vient offrir son épaule comme un dernier service ou une dernière marque d'égards envers celui ou celle qui n'est plus. Longtemps après, ces hommes n'abordaient encore M. A*** qu'avec une expression de tristesse compatissante.

LAURE PRUS.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE.

Rodolphe de Habsbourg était fils d'Albert, comte de Habsbourg, château situé entre Bâle et Zurich. On raconte que, bien jeune encore, étant à la chasse, il rencontra un prêtre portant péniblement à travers les montagnes le viatique à un malade ; aussitôt Rodolphe descendit de cheval, y fit monter le prêtre, et, tête nue, conduisit l'animal par la bride jusque chez le mourant, et ne voulut plus reprendre la monture qui avait eu l'honneur de porter le *Dieu caché*. Le prêtre en le quittant lui prédit son élévation au trône impérial, et quelques jours après, une religieuse à qui il rendait parfois visite, le salua du nom d'empereur, et lui annonça que Dieu lui donnerait la couronne en récompense de l'acte de piété qu'il avait accompli.

Il fut élu, en effet, en 1273, par la diète de Francfort, et son règne fut un des plus brillants de l'histoire. Il vainquit Ottocar, roi de Bohême, prit sur lui l'Autriche (1), la Styrie et la Carniole, et le vaincu fut obligé de se reconnaître vassal du vainqueur. La cérémonie eut lieu dans une île

au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés. Ottocar s'y rendit couvert d'or et de pierres ; Rodolphe, par un faste supérieur, le reçut avec l'habit le plus simple. Au milieu de la cérémonie, les rideaux du pavillon tombèrent et laissèrent voir au peuple et aux soldats qui couvraient les bords du Danube, le superbe Ottocar à genoux, tenant ses mains jointes dans les mains de son seigneur. La femme d'Ottocar, indignée de cet hommage, engagea son mari à recommencer la guerre ; l'empereur marcha contre lui, et Ottocar perdit la bataille et la vie près de Marckfeld.

Rodolphe accorda les libertés municipales aux villes d'Italie dont il était le suzerain ; il mit un frein aux brigandages des nobles. Après un règne long, clément, heureux, il mourut près de Spire, en 1291, à l'âge de soixante-treize ans. Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, était la dernière descendante de ce grand empereur ; les maisons royales de Savoie, de Naples, d'Espagne, conservent encore dans leurs veines du sang de Rodolphe de Habsbourg. — Schiller a fait de sa rencontre avec le prêtre portant le viatique, le sujet d'une de ses plus jolies ballades.

(1) Rodolphe légua ces domaines à son fils Albert, et ils formèrent l'apanage héréditaire de la maison d'Autriche.

LES JEUNES ÉCONOMES.

Un peu d'argent et beaucoup de zèle suffisent à réaliser beaucoup de bien. En plusieurs villes de France, les jeunes filles, réunissant la plus modeste des souscriptions, ont réussi à créer des ouvroirs où les enfants indigents apprennent un état et reçoivent une éducation chrétienne. Chaque associé paye un sou par semaine, et se charge de recueillir dix souscriptions semblables, soit 26 francs par an. Qui donc refuserait cette aumône à la fois si chétive et si grande, qui doit assurer aux enfants délaissés le pain de l'avenir ? Quelle jeune fille ne pourrait trouver, dans sa bourse, dans celle de ses parents, des vieux amis de la famille, ces 26 francs destinés à sauver tant de pauvres créatures de la faim et peut-être du vice ? Nous recommandons à nos lectrices l'*Oeuvre des jeunes économes*, si florissante dans le nord de la France,

particulièrement à Metz, où elle a produit les plus beaux résultats.

Le sou par semaine rapporte des intérêts incalculables. Ce qu'on donne à ces enfants, c'est un état honorable, c'est la connaissance de Dieu, c'est l'espérance d'une vie calme ici-bas et heureuse dans le ciel, et si les jeunes personnes redoutent l'ennui des démarches, l'insuffisance des ressources, nous leur dirons ce que disait l'aimable réformatrice du Carmel : *Thérèse et trois ducats, ce n'est rien ; mais trois ducats, Thérèse et Dieu peuvent tout entreprendre.*

Un sou, ce n'est rien, mais un sou recueilli pour Dieu, c'est la petite graine de sénévé, qui devient un arbre magnifique, couvrant la terre de son ombre, et servant d'asile aux oiseaux errants du ciel.

E. R.

CORRESPONDANCE.

J'arriverais un peu tard, chère amie, pour te parler des splendides cérémonies de la fin de janvier et des fêtes qu'elles ont amenées ; que t'en dirais-je que tu n'aies déjà lu ou entendu ?

Oublions ces fêtes et celles plus bruyantes encore qui les ont suivies de si près ; pour moi, je suis tout enchantée, que le carnaval soit passé, car je vais me retrouver avec toi plus que jamais ; malgré les charmes que le monde peut offrir, il me semble que loin de la foule et du bruit, on est plus heureux, se sentant davantage à ceux que l'on aime ; tu sais combien je veux m'occuper de toi, combien je voudrais te faire voir par mes yeux, et surtout travailler par mes mains ; ce commencement de carême m'a remis à l'ouvrage avec un zèle plus ardent, et je vais essayer de te le communiquer en t'envoyant cette planche si remplie de petits travaux de tout

genre, dont l'exécution facile doit t'engager à juger de leur effet. Comprenant ton impatience et ayant surtout à te parler sur eux très-longuement, j'ouvre bien vite le journal, je me vois assise à tes côtés, une main dans la tienne, et te disant regarde...

Le n° 1 est un col d'enfant forme pierrot, au plumetis ; si tu ne veux pas faire les pois, tu peux les remplacer par des œillets au point de feston, cependant les pois entourés d'un cordonnet seraient plus jolis.

N° 2, bord de jupon, broderie anglaise et roues ; la fleur qui tombe dans le feston pourrait également se faire au plumetis.

N° 3, chiffre *A B*, au plumetis ; les pois peuvent encore être remplacés par des œillets.

N° 4, petit semé pour manches, bouillons, fonds de bonnets, mantelets, etc.

N° 5, *Honorine*.

N° 6, *F B* enlacés, plumetis ou feston.

Les n^{os} 7 et 8 sont des entre-deux pour cols, manches, brandebourgs de robes d'enfants; tous les deux se font au plumetis, les feuilles du dernier ont un point d'échelle au milieu.

Le n^o 9 te donne le modèle d'une charmante petite hotte pour porte-allumettes, composée de rubans et de paille; cet ouvrage te plaira par sa facilité, le peu de temps qu'il prend et le peu de fourniture nécessaire.

Tu commenceras par couper sur du carton de moyenne épaisseur deux encadrements : le premier, celui du haut, aura sur le devant 13 centimètres de longueur. Celui vis-à-vis et qui se trouve contre le mur, a 10 centimètres; les deux côtés qui se joignent aux autres, auront chacun 11 centimètres, le deuxième encadrement placé dans le bas a 9 centimètres sur le devant, 6 sur le derrière et 7 sur les deux côtés qui se joignent aussi aux autres. L'encadrement du bas sera plein, et recouvert par une percale blanche, recouverte elle-même par de la soie pareille au ruban qui doit orner la hotte. Entre la percale et la soie, tu mets un peu de coton, ou ouate, ce qui donne plus de grâce à cette petite monture. Ceci une fois prêt, tu fais des trous sur ces mêmes cartons avec la pointe de tes ciseaux ou un poinçon, et dans ces trous tu passes de petites pailles gaufrées, ou pour parler plus techniquement, des pailles de blé que tu auras choisies comme étant les plus brillantes et les plus unies; un cent de ces pailles coûte 50 centimes, il en faut 9 pour le dossier de la hotte, si l'on peut s'exprimer ainsi, 11 pour le devant, et 8 pour chacun des côtés; mais comme ces pailles se cassent très-facilement, et qu'elles sont si bon marché, je t'engage à en acheter plus qu'il n'en faut, afin de ne pas être arrêtée dans le feu de ta composition par manque de matériaux. Ensuite tu auras un ruban de satin n^o 3, de la couleur que tu préfères, et tu le passeras entre ces pailles, dessus et dessous

alternativement : le dessin t'en donne une idée parfaitement exacte, seulement les mesures que je t'indique te produiront une hotte de beaucoup plus grande dimension que celle dessinée sur la planche; tout autour, ainsi que dans le haut et dans le bas, tu placeras une ruche faite avec ces mêmes rubans; pour toute la hotte, il en faut 12 mètres. L'intérieur est décoré par une grosse chenille *pendule*. Dans le haut et au milieu du dossier, puisque c'est ainsi que nous l'appelons, tu coudras un anneau de rideau tout petit, par lequel on la suspend. Telle que je te la décris, elle revient à 3 francs. Juge combien ces ouvrages sont agréables, surtout pour les loteries, où la quantité des lots est encore plus appréciée que leur beauté.

Le n^o 10 est la carcasse d'un dessous de lampe, marguerite bouclée. Pour faire ce dessous de lampe, il te faut de la laine de deux grosseurs; la première a dix fils et sera verte ombrée, elle s'emploie pour les feuilles et la garniture du cercle; celle des fleurs n'aura que cinq fils : on les nomme *laines de Saxe*, à dix et cinq fils, ombrées et unies.

Les fleurs et la garniture du cercle se font de la même manière et sur le même moule; celles de nos abonnées qui font déjà des fleurs en laine, savent que l'on se sert de deux bouts de laiton que l'on croise pour tenir la laine que l'on a tournée autour du moule; ce moule est en buis et a 12 centimètres de hauteur. Les couleurs, que je puis te conseiller, sont le cramoi, le jaune, le violet et le blanc; il te faut trois nuances de chaque couleur. Tu feras un bout de marguerite de 30 centimètres; on commence par la nuance la plus foncée, tu en feras 7 centimètres, 10 centimètres de la deuxième, et 13 centimètres de la dernière, ce qui te fait tes 30 centimètres; il faut à la fleur blanche mettre un peu de laine rose dans le milieu, tu arrêteras en tortillant au commencement et à la fin de la fleur les deux laitons, pour que la laine ne s'échappe pas.

Les feuilles se recouvrent avec de la laine verte ombrée; on passe le bout de la laine d'un côté à l'autre du laiton, dessus et dessous tournant deux fois, ceci est pour éclairer la feuille; tu tourneras ta garniture autour du cercle, et entoureras les tiges des fleurs de laine ombrée. Tu places ensuite sur le petit rond le chardon qui doit faire la fleur, en cousant avec du fil au milieu du laiton le bout le plus foncé, tu tourneras autour et l'attacheras au rond pour que cela soit plus solide. C'est la nuance la plus foncée qui fera le cœur de la fleur. Le cercle de la carcasse a 19 centimètres, les feuilles 4 centimètres et demi de longueur, et sont toutes pointues. Les petits ronds sur lesquels sont placées les fleurs ont 2 centimètres 8 millimètres de diamètre, les tiges 2 centimètres 5 millimètres de hauteur, la tige est posée de chaque côté du rond, afin que les fleurs soient en dehors.

Pour terminer ce dessous de lampe, tu couperas un carton de 19 centimètres de diamètre et deux ronds d'étoffe un centimètre plus large; tu placeras le carton (sur le milieu duquel tu auras mis un peu de ouate) entre ces deux morceaux, tu les joindras par un surjet, une fois fini tu le coudras au dessous de lampe, le dessous sera en percaline verte, et doit être plat, le dessus où l'on pose la lampe est couvert en soie verte et doit être légèrement bombé par la ouate.

Pour celles de nos abonnées qui peuvent se procurer la carcasse ce serait préférable, car c'est toujours la chose la plus ennuyeuse et souvent la plus difficile. La maison de madame Marie Saudan est pour cela toute spéciale, on y trouve les formes les plus élégantes et les plus nouvelles, ainsi qu'un choix varié de tous les ouvrages imaginables. Ainsi, pour ce dessous de lampe que je viens de t'expliquer, voici les prix des objets que j'ai achetés là et qui m'ont été nécessaires pour le confectionner :

Les deux carcasses.....	2	50
Un moule en buis	0	40
Une bobine laiton.....	0	30
Laine verte ombrée... ..	1	70
Laines et soie.....	1	10
	6	00

N° 11, effet du dessous de lampe.

N° 12 est le dessin d'une corbeille La Vallière au crochet.

Tu peux faire cette corbeille en soie bleue mélangée d'or; elle est charmante même sans or, tu feras le dessin indiqué sur la planche ou tout autre que tu aimeras mieux, pourvu qu'il soit clair et léger. La bande est ronde sans couture, on la fait comme une bourse en commençant par le bas, et de la grandeur de la carcasse; elle se trouve aussi chez Marie Saudan, et coûte 2 francs 75; tu feras donc la bande de la même hauteur que la carcasse, elle sera légèrement élargie au tiers, et puis encore un peu élargie au 2^{me} tiers.

Voici comment il faut la monter; garnir de chenille tous les montants qui tiennent le cercle du haut et du bas, tendre ta bande au crochet autant que possible, la cousant dans le haut et dans le bas; tu l'orneras ensuite avec de la chenille que tu poseras à l'aide d'un passe-lacet, afin de la faire bien gonfler. Le bord du haut se garnit d'une passementerie que l'on achète, bien entendu; les anses se font avec cette même passementerie. A la pointe de chaque dent tu mettras 2 glands assortis à la nuance de ta corbeille. Le fond se fait comme celui des dessous de lampe; faite ainsi avec du cordonnet de Berlin, elle revient à 9 fr. 50 tout compris; avec le fil d'or il faut compter sur 6 fr. en plus.

N° 13 est le patron réduit d'un talma pour enfant de 3 à 4 ans.

Ici finit la petite édition.

Le n° 14 est le devant d'une robe d'enfant, broderie anglaise et soutache, elle se

fait ou sur du piqué, ou sur du brillanté, ou bien encore sur du nankin.

Le n° 15 est la pièce du corsage, de l'autre côté de la planche et toujours sous le n° 15, tu trouveras la 2^e partie du devant.

N° 16 est la berthe, elle est en deux pièces et se trouve droit fil sur le devant.

Le n° 17 est la petite manche courte, elle se coupe en biais. Le dos et le petit dessous de bras se trouvent de l'autre côté de la planche, aux n° 42 et 43 ; ces deux morceaux n'ayant pas de broderie, je les ai joints aux autres patrons.

N° 18 est une petite garniture au feston pour corsage de mousseline, ou manches, elle peut aussi se faire au plumetis.

N° 19 Adine, œillets et cordonnet.

N° 20 dessus de pelote au plumetis, elle se double de soie claire et s'orne de nœuds de ruban.

N° 21 dessus de calepin ou de portemonnaie ; cet ouvrage tout nouveau est facile et amusant pour toute personne qui sait broder au passé. On n'a qu'à prendre du satin foncé et dessiner le calepin ou portemonnaie qui se trouve sur la planche ; ce morceau de satin se monte sur un petit métier, tout le tour du dessin se fait au passé avec du cordonnet de la nuance que l'on a choisie ; cerise sur satin noir fait très-bien ; le milieu du dessin se remplit de perles d'acier ou d'or. Quand il s'agit de le monter, on coupe deux feuilles de carton de la grandeur du satin, on les double de soie noire si c'est la couleur de la broderie, et on l'entoure ensuite d'une petite frange haute de 1 centimètre. On pourrait aussi le faire monter sur un bord acier ou or.

N° 22 est un modèle d'épingles pour mettre dans les cheveux ou pour tenir les bonnets. Il faut, pour faire celle-là, prendre une autre épingle à cheveux, double, elle sera du métal que l'on voudra. Au haut de cette épingle, tu fixeras une boule formée de ouate contenue dans de

la soie, cette boule bien formée et bien solidement fixée, tu fais au crochet un petit grillage, avec lequel tu recouvriras cette même boule, ensuite tu enfiles des perles d'acier sur du cordonnet gris de fer, tu commences à les placer au milieu, et par trois mailles, allant toujours en augmentant jusqu'à la plus grande circonférence de la boule, après on diminue progressivement de la même manière ; entre chaque maille tu placeras une perle, et fixeras ton cordonnet bien solidement en dessous, de façon à le fermer très-proprement. Ce même genre peut se faire avec de grosses perles bleues pour imiter la turquoise. Si l'on veut imiter le grenat, il les faut d'un rouge foncé. Pour faire ainsi des boutons de manchettes et de robes, il faudrait recouvrir de la même manière des boutons plats en bois.

N° 23 est un entre-deux pour broderie anglaise.

N° 24 Scholastique, plumetis ou feston.

N° 25 est une fanchon vénitienne, pour broderie au crochet dit de Lunéville, elle peut se faire de diverses manières, soit en la brodant sur tulle de coton blanc avec un fil d'Irlande très-fin, soit sur tulle de soie noir ou blanc, avec broderie en soie, ou d'une seule nuance, telle que jaune, cerise, ou au contraire en variant les nuances selon les fleurs qui forment le dessin. Pour la monter il faut au milieu de chaque pointe former deux plis de 2 centimètres de profondeur, ce qui doit donner aux quatre pointes l'ondulation nécessaire pour les faire tomber gracieusement sur les bandeaux bouffants.

N° 26 M. L. plumetis ou feston.

N° 27, 28, 29, ce sont des volants gradués pour robe de mousseline ; ce dessin est riche et élégant, il se fait au plumetis, avec mélange d'œillets, et jours au milieu de certaines fleurs comme l'indique le dessin. Pour celles de nos petites amies qui seraient effrayées de la longueur de ce travail, elles n'auraient qu'à supprimer la

branche du haut, cela le simplifierait énormément sans rien enlever à sa grâce.

N° 30 est un coin de mouchoir aussi simple que les volants peuvent te paraître difficiles; du reste, s'il en était ainsi, tu n'aurais qu'à le dire, et je t'en enverrais d'autres; ce mouchoir se fait au plumetis avec feston feuilles de persil.

N° 31 est un bas de jupon broderie anglaise, plumetis, et feston feuille de rose.

N° 32 est le col imitation guipure, que tu m'as demandé et qui te plaira, je l'espère; les bouquets se font au plumetis avec point d'échelle au milieu des feuilles, avec mélange de chaînes au point de feston que l'on fait en l'air, c'est-à-dire sans prendre l'étoffe, afin de n'avoir pas ensuite l'ennui de découper, il est donc fort essentiel de fixer ces chaînes ou barrettes très-solidement à leur extrémité; ce genre de broderie se fait sur du nanzouk.

N° 33 J. V. B. plumetis fin.

N° 34 est le modèle d'une étagère que j'ai vue l'autre jour chez une de mes amies. Comme je te l'ai déjà dit, lorsque je vois quelque chose de joli, c'est à toi que je pense : voilà pourquoi j'ai prié cette charmante amie de me laisser copier et dessiner cet ouvrage pour pouvoir t'en donner la description et le modèle.

Cette étagère de *boudoir*, toute gracieuse et transparente, se compose de verre et de ruban bleu ou rose. Fais couper deux morceaux de verre d'égale grandeur, 25 centimètres de longueur, 8 de largeur, ensuite deux autres morceaux carrés de 8 centimètres, prends du petit ruban n° 3 avec lequel tu recouvriras chaque morceau de verre, en laissant une petite distance entre la pose de chaque ruban, ce qui fera une bande de verre et une bande de ruban; ceci fait bien solidement, tu fixes ensemble les 4 morceaux de verre (regarde la planche), tu orneras tes coins de nœuds de rubans de la même couleur, ceux-ci seront du n° 9. Des quatre coins supérieurs partent de longs rubans de 24 centimè-

tres chacun. Ils se joignent en se croisant du haut, et sont retenus par un nœud *monstre* à bouts flottants. Si l'on voulait rendre la chose plus solide encore, on n'aurait qu'à suspendre cette étagère par de petites cordes que l'on fixerait dans le verre, et qui se dissimuleraient facilement sous les rubans : de toute façon ce sera toujours une étagère sur laquelle on ne placera que les inutilités les plus légères!

N° 35 H. Y. L. Plumetis fin.

N° 36 est un talma d'enfant, le même qui se trouve réduit pour la petite édition; celui-ci a de plus un dessin pour être brodé en soutache, couleur sur couleur, ou bien, si l'on préfère, d'une couleur tranchante; il doit être droit fil derrière et sans couture.

N° 37 est le devant d'une chemisette pour robe décolletée, et dont le corsage se trouve ouvert en pointe sur le devant, fermé seulement par des rubans ou des brandebourgs; elle se brode au plumetis, avec bord ondulé à point d'échelle garni d'une toute petite valenciennaise posée à plat.

Le n° 38 est le dos de cette chemisette.

Le n° 39 est la petite manche, le haut est bordé par un petit ruban de fil, et ne peut être fixé que par un point que l'on met sur l'épaule, vu qu'il n'y a pas de dessous de bras.

N° 40 est la pièce d'une pelisse à la vieille, c'est un vêtement qui se portera beaucoup ce printemps, la gravure de ce mois t'en donnera une idée; elles se font généralement en taffetas noir, doublé de bleu, lilas ou rose; la pièce dont je t'envoie la forme est la chose essentielle, il faut en la coupant laisser pour les coutures, on la double, et l'on passe tout autour une ganse recouverte de taffetas. Il faut pour le fond de la pelisse cinq lés d'étoffe de 90 centimètres de longueur; après avoir assemblé et doublé, mais non ourlé, ces cinq lés, on busque les deux du devant en enlevant 4 centimètres, et faisant venir en mourant jusqu'au premier contour de la pièce, ensuite on froncera le

corps de la pelisse à petites fronces bien serrées, sur deux rangs, à un centimètre de distance, après on le joindra à la pièce de manière à ce que les trois largeurs de derrière forment le contour de la pièce jusque sur le devant.

N° 41 est le capuchon de cette pelisse, trois raies sont marquées, la première et la seconde indiquent la coulisse qui doit serrer le capuchon et former la tête; la troisième donne la mesure où l'on doit s'arrêter pour serrer cette coulisse, si l'on veut que ce capuchon tombe bien d'aplomb sur la pièce; on peut à volonté le doubler ou de noir, ou de la couleur qui double la pelisse; je préfère tout noir, car ainsi cela va avec tout. Pour passer les bras, il faut faire de chaque côté une fente de 25 centimètres à la hauteur du coude et un peu sur le devant; cette ouverture doit être entourée de la même garniture que celle de la pelisse, c'est le plus souvent une ruche faite avec un ruban de satin n° 12 plissé à tuyau simple, et que l'on appelle garniture à la vieille. Dans le haut et le bas de cette ouverture on place un nœud de ruban à bouts très-courts. Cette même forme se fait pour jeune dame; le capuchon est parfois remplacé par une haute dentelle posée au bord de la pièce et tombant sur les épaules.

N° 42 dos de la petite robe dont le dessin à l'anglaise se trouve sur l'autre côté de la planche, aux n°s 14, 15, 16, 17.

N° 43 est le petit côté de la robe d'enfant.

N° 44 est un écusson avec le nom de Pauline, plumetis fin.

N° 45 B. A. plumetis.

N° 46 Entre-deux plumetis, et jours.

N° 47 moitié d'un col mousquetaire, œillets chinois et pois.

N° 48 E. A. plumetis.

N° 49 L. H. plumetis et œillets.

N° 50 moitié d'un bonnet d'enfant au lacet.

N° 51 T. R. plumetis.

N° 52 est une garniture au feston, que l'on peut faire ou mat ou à jours en découpant l'intérieur des festons, et peut servir pour cols, manches, canezou.

N° 53 est l'entre-deux assorti.

N° 54 est le nom d'Isabelle au plumetis.

Description de la gravure. — Je t'en-voie cette fois une double gravure de modes, tu ne t'y attendais pas, j'ai le projet de te faire cette surprise toutes les fois que des formes de robes ou d'objets de lingerie me paraîtront jolies et nouvelles; mais ne va pas m'accuser de te donner des *primés*, tu m'y ferais renoncer; tous ces gracieux modèles de cols, de manches et bonnets, tu peux les faire aussi simples que tu le voudras. La petite fille porte une robe en velours noir, avec le talma pareil, ornés tous deux d'un large galon moiré; son chapeau est en fentre blanc, avec nœud sur le devant, et plume sur le côté. La jeune fille qui est chez elle a une robe de popeline, une grecque de velours n° 8 orne la jupe; la seconde est un peu plus petite; le corsage à la grecque est orné de même, avec galon d'or bordant les manches et l'encolure, chemisette suisse; ses cheveux sont relevés à la Valois, un nœud de large velours placé au milieu, retombe à bouts flottant très-bas.

Sa jeune amie, qui lui fait admirer un magnifique bouquet de lilas, ces fleurs que nous aimons tant, car ce sont les premières de la saison, porte une robe de taffetas d'Italie à deux jupes, brodées toutes les deux d'une frange ayant au-dessus des boutons de passementerie genre guipure. La pelisse est celle dont nous avons donné la forme sur la planche. Le chapeau un bord de plumes frisées posées à plat, le dessous est en tulle tuyauté.

Notre dernier rébus était un peu *carnavalesque*: ce personnage à demi plongé dans le Doubs, et tenant un toit dans les mains, porte son nom écrit au front, tu le traiteras sans façon, et sans lui donner du *Monsieur*, tu diras: Dans le Doubs —

Tabz — tient toit (*Dans le doute, abstiens-toi*).

Nous voilà enfin, petite amie, arrivées à la fin de ce long voyage autour de ces deux belles planches; mais je suis sûre que tu auras à les revoir encore pour bien te

rendre compte de tous les trésors d'ouvrages qu'elles renferment. Je désire qu'elles m'attirent de ta part un de ces gracieux sourires dont je suis si avide, et qui me sont une si douce récompense.

ÉPHÉMÉRIDES.

14 MARS 1603. — MORT D'ÉLISABETH, REINE D'ANGLETERRE.

Fille de Henri VIII et de Anne Boleyn, Élisabeth semblait également éloignée du trône par l'irrégularité de sa naissance et par la présence d'un frère et d'une sœur dont les droits étaient mieux établis que les siens. Mais Édouard VI (1) mourut dans l'adolescence, et Marie Tudor mourut également sans laisser d'enfant de son impopulaire mariage avec Philippe II. Élisabeth monta donc sur le trône; son premier soin fut d'abolir la religion catholique, à laquelle elle avait cependant juré fidélité lors de son couronnement à Westminster. Elle devait à la nature de grands talents, un esprit souple et politique; elle devait aux soins généreux de sa sœur Marie une éducation brillante et solide, et pendant les premières années de son règne, elle captiva toute l'affection de ses sujets. Elle sut maintenir la paix de son royaume, tout en fomentant des séditions chez ses alliés. Les huguenots de France, les protestants des Pays-Bas, recevaient en secret des secours de la reine d'Angleterre, qui se disait cependant la fidèle alliée des rois de France et d'Espagne, et les troubles d'Écosse qui jetèrent Marie Stuart aux mains d'Élisabeth, furent en partie l'ouvrage de cette cruelle rivale.

Les principaux événements du règne d'Élisabeth sont les révoltes de quelques

seigneurs, Norfolk, Northumberland, Westmoreland, en faveur de Marie Stuart; les supplices dont ils furent punis, la mort tragique de la malheureuse reine d'Écosse, les proscriptions auxquelles furent en butte les catholiques anglais; les victoires sur l'Espagne, la défaite de l'invincible Armada, la prise de Cadix, par le brillant Essex; les triomphes du pavillon anglais sur toutes les mers, les découvertes des hardis capitaines anglais en Amérique, entre autres celle de la *Virginie*, ainsi nommée en l'honneur de la reine Élisabeth; les révoltes d'Irlande, les succès, la disgrâce et la mort d'Essex, dernier événement auquel la reine ne survécut pas longtemps. — Elle mourut de langueur et de marasme, à l'âge de soixante-dix ans. De grands succès politiques, guerriers, commerciaux, avaient accompagné son règne; elle avait montré des talents extraordinaires, une grande sagesse, une rare fermeté, un véritable zèle pour la gloire de son peuple; mais son égoïsme, sa vanité féminine, sa duplicité, la dureté de son cœur, ont terni ces rares qualités. Et à ceux qui disent : — L'Angleterre florissante, l'Espagne vaincue, les révoltes apaisées, — on peut répondre : — Le sang des nobles et des catholiques versé à flots, l'Irlande saccagée, les mœurs et la probité publique avilies, Norfolk, Essex, Marie Stuart! — Le fils de la reine d'Écosse, Jacques VI, fut le successeur d'Élisabeth.

(1) Édouard VI était fils de Henri VIII et de Jane Seymour. Marie était fille de Henri et de Catherine d'Aragon.

MOSAIQUE.

C'est un triste défaut que de ne pouvoir supporter aucune supériorité ; c'est la marque d'une grande médiocrité d'esprit ou de cœur.

DE SAINTE-FOY.

Voulez-vous savoir comment on peut juger d'une femme ? C'est lorsque, ayant défait son gant, nous apercevons à son doigt la marque qu'y a laissée l'aiguille. C'est là le véritable grain de beauté.

Soyez miséricordieux et libéral, autant que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup ; et si vous en avez peu, donnez au moins volontairement du peu que vous avez.

(*Livre de Tobie.*)

La vérité est le pain de l'âme.

BOSSUET.

Plusieurs feront consister la félicité en d'autres choses ; pour moi, j'estime que l'homme le plus heureux est celui qui vit pour le bonheur d'autrui, et qui, en compatissant aux calamités de ses frères, fait sur la terre les œuvres du ciel.

SIDOINE APOLLINAIRE.

La vieillesse est un mal qui ne se peut guérir, Et la jeunesse un bien que pas un ne ménage.

MARIE STUART.

Par-dessus tout, ayez la charité, qui est le lien de la perfection.

SAINT PAUL.

La vertu, pour agir, ne choisit pas le lieu ; elle saisit l'occasion. — Et que d'occasions dans une seule journée !

SAINTE THÉRÈSE.

La liberté ne se trouve que dans l'obéissance aux lois.

BOSSUET.

RÉBUS.



1854 LE



Paris. — Imprimerie de M^{me} veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.